Pc

parti pris

parti pris

numéro 3 décembre 1963

sommaire

EDITORIAL

PARTI PRIS, le R.I.N. et la révolution 2

PROGRAMME POLITIQUE ET ELECTORAL 7
pierre bourgault

notre littérature de colonie 30
laurent girouard

nouvelles 38
andré major

poèmes 43
paul chamberland

CHRONIQUES

les révoltés du québec 48
jacques berque

un témoignage 52
andré balestard

jazz dans la vie quotidienne 55
patrick straram

ce bordel de pays, l— 58
jacques ferron

chronique de l'éducation 60
parti pris

vulgarités 63

revue politique et culturelle
paraît chaque mois
sur 64 pages

●

comité de rédaction: André Brochu, Paul Chamberland, Pierre Maheu, André Major, Jean-Marc Piotte.

●

comité d'administration:
Yvon Dionne, Laurent Girouard, Pierre Maheu, Robert Maheu, Gérald McKenzie, Lise Théberge.

●

éditeur:
La Revue PARTI PRIS, inc.
790-B av. Champagneur,
Montréal (8)
Québec.

●

distributeur: Agence de Distribution Populaire,
1130 est rue Lagauchetière
Montréal.
Tél. LA 3-1182

●

Les manuscrits non retenus sont rendus à leurs auteurs dans un délai d'un mois, s'ils sont accompagnés d'une enveloppe de retour affranchie.

●

Le ministère des Postes, à Ottawa, a autorisé l'affranchissement en numéraire et l'envoi comme objet de deuxième classe de la présente publication.

●

Reproduction interdite.

●

Prix 50 cents
12 numéros: $5.00

PARTI PRIS, le R.I.N. et la révolution

Nous désespérions de jamais rencontrer un Québécois sachant ce qu'est un parti politique, ce que sont l'organisation et l'action politiques. Nous avions tort. Pierre Bourgault, dans un texte inspiré du plus grand politique de tous les temps, expose de façon claire et précise l'abc de toute action politique. Nous croyons faire oeuvre utile en publiant ce texte de Bourgault, et en nous définissant clairement en face de sa pensée.

Hélas, cette pensée ne reflète pas celle de tout le R.I.N. Deux tendances divisent ce parti. La première, celle de Bourgault, veut que le R.I.N. agisse comme un parti politique et qu'il assume son programme. La seconde, représentée par M. Pouliot, laisse subsister au sein du parti la mentalité club-social *et craint de se prononcer sur les questions controversées. Celle-ci a momentanément vaincu celle-là en reportant, pour la deuxième fois, le congrès à une date ultérieure. Nous prenons parti pour la conscience politique contre l'inconscience politique, pour Bourgault contre Pouliot.*

"Nous avons un programme, des idées. N'ayons donc pas peur de les exposer sur la place publique." Cette attitude de Bourgault n'est pas sans nous réjouir. Nous avions inutilement attendu la prise de position du R.I.N. en faveur du "Bill 60": le Comité central avait piteusement caché le programme du parti. Durant la grève à la Solbec, lors d'une manifestation du R.I.N., le curé de la place se prononce publiquement contre l'exploitation des ouvriers. Quelques jours plus tard, le curé est muté. Le R.I.N., avec qui ce brave curé s'était mis dans le bain, se terre: Monseigneur avait parlé... Contre la couardise politique, nous appuyons Bourgault.

D'ailleurs le R.I.N. ne pourra pénétrer au sein des classes exploitées qu'en assumant son programme. Jusqu'ici les classes populaires ne manifestent que peu d'intérêt vis-à-vis de l'idée d'indépendance. Cela est compréhensible. L'un

des leaders du R.I.N. discourait sur la liberté. Pour le peuple, c'était de la poésie. Exploité et aliéné, il ne connaît pas la liberté: il ne la vit pas. L'autre chef du R.I.N. expose placidement de grands principes économiques et sociaux. Le peuple ne voit pas du tout le lien qui unit ces principes à ses problèmes quotidiens. Pour lui, c'est de la philosophie.

Depuis sa naissance, le R.I.N. marche sur la tête. Il a essayé de rejoindre le concret en partant de l'idée d'indépendance. Par la voix de Bourgault, il décidera peut-être d'exposer son programme. Il aura alors l'occasion de partir des problèmes très concrets des exploités, d'essayer de montrer que le parti prévoit des solutions justes et efficaces à ces problèmes et, enfin, de faire découvrir que ces solutions ne peuvent être appliquées sans l'indépendance politique du Québec.

* * *

Nous avons, ci-dessus, critiqué le R.I.N. en nous situant à l'intérieur même de ce parti. Nous devrons maintenant définir la position de PARTI PRIS vis-à-vis *du R.I.N.*

Pierre Bourgault dénonce les compromis de principe ayant cours au sein du R.I.N. Nous sommes d'accord sur ce point: un parti doit agir selon les principes qu'il s'est donnés. Mais quels sont les principes du R.I.N.? Nous avons relu attentivement le programme actuel de ce parti. Par les réformes économiques et sociales qu'il préconise, le R.I.N. se révèle la gauche du parti libéral. Des émules de René Lévesque. Nous, de PARTI PRIS, sommes socialistes, laïcistes et indépendantistes. Nous ne pouvons militer au sein du R.I.N. pour son programme actuel: ses principes, qui ne dépassent pas ceux d'un libéralisme planificateur, nous apparaissent des compromis.

Le R.I.N., aux prises avec ses propres contradictions, risque à brève échéance de se voir dépassé par la réalité de la révolution nationale, alors qu'il en fut l'initiateur. L'idée d'indépendance doit maintenant se remplir d'un contenu précis, et cela le R.I.N. semble l'avoir compris puisqu'il s'est donné un programme. Mais ce programme accomplit-il ces ambitions? La lutte pour l'indépendance n'a de sens que si elle se transforme en lutte révolutionnaire qui assume et satisfasse les besoins du peuple: la réalité de l'indépendance ne peut être que socialiste.

D'ailleurs si le manque d'organisation et d'action du R.I.N. explique en partie l'apparition du FLQ, le peu de radicalisme de ses positions économiques

et sociales y joue pour une bonne part. Les meilleurs effelquois étaient des socialistes très conscients du manque d'efficacité et d'idéologie du R.I.N. Quelques-uns d'entre eux se sont tournés vers la gauche nationale du N.P.D., ils ont été déçus. Désespérant alors des partis existants, ils ont pris les armes pour faire valoir aux yeux du peuple leur position révolutionnaire. L'impatience et la tendance à l'improvisation du FLQ reflétaient à rebours l'incohérence des partis politiques existants.

La jeunesse révolutionnaire (dont l'équipe de Parti Pris) serait prête à militer au sein d'un parti qui serait clairement socialiste, indépendantiste et laïciste. Aucun des partis existants ne correspond à cette définition, le R.I.N. et le P.S.Q. pas plus que les autres. Les meilleurs éléments de ces deux partis vont de compromis en déceptions. Il faudrait transformer radicalement l'un des deux; il nous semblerait plus facile de radicaliser le P.S.Q., encore jeune et plus conscient du problème social, malgré son opposition au laïcisme et son hésitation sur la question nationale; d'autre part il serait plus profitable de radicaliser le R.I.N., plus nombreux, mieux organisé et plus militant. Et s'il était impossible de faire de l'un et de l'autre un véritable Parti révolutionnaire, il faudrait alors créer ce parti, qui fonde son action sur des axiomes clairs et cohérents et en finisse une fois pour toutes avec l'équivoque.

Nous avons posé la nécessité d'un Parti révolutionnaire, Parti qui, à l'heure actuelle, n'existe pas. Allons plus loin dans nos hypothèses: quelles seraient la stratégie et la tactique de ce Parti? Pour répondre à cette question, il faut analyser les forces politiques en présence actuellement dans le Québec, et en dégager les lignes de force qui — si nos hypothèses sont justes — devront orienter notre action.

* * *

Depuis la fin de la deuxième Grande Guerre, une nouvelle tendance s'est fait jour dans la bourgeoisie: l'industrialisation du pays et l'accroissement des classes moyennes aidant, les bourgeois progressistes se sont découvert l'ambition de devenir "maîtres chez eux", et d'enlever aux capitalistes anglo-saxons le contrôle de l'économie québécoise. Ils pensaient y arriver par le seul jeu de la libre entreprise *— reprenant en cela, et sans le savoir, la thèse des "libéraux" du XIXe siècle. En 1960, cette bourgeoisie libérale renversa la petite-bourgeoisie-cléricale et prit le pouvoir. C'est là le premier fait important dans l'évolution politique des dernières années.*

Mais cette tentative, à cause même des lois de l'économie coloniale, est condamnée à l'échec. Il ne faut point se leurrer, même la suppression du colonialisme politique n'entraînerait pas, si elle était l'oeuvre de cette bourgeoisie, la suppression, bien plus importante, du colonialisme économique. La bourgeoisie canadienne-française, dominée depuis plus d'un siècle, n'est pas assez forte pour supplanter par elle-même — avec ou sans l'indépendance politique — la bourgeoisie canadienne-anglaise. Déjà, pour combattre la main-mise étrangère sur notre économie, elle doit recourir à l'Etat québécois, ce qui, en définitive, favorise l'indépendance et le socialisme. Seulement, la bourgeoisie au pouvoir ne peut pas être cohérente avec cette ligne d'action: ce serait travailler à sa propre destruction. Elle ne recourt à l'Etat que de mauvaise grâce.

Mais déjà les réformes qu'elle accomplit jouent contre elle; la jeunesse, sous le choc même de ces réformes, refuse de s'arrêter à mi-chemin et veut pousser jusqu'à ses conclusions ultimes la ligne d'action que la bourgeoisie lui a involontairement suggérée: cette jeunesse est révolutionnaire. C'est là le second fait politique dont il faut tenir compte: cette jeunesse est, à long terme, la force politique à qui appartient l'avenir. La bourgeoisie, dans l'alternative de jouer le rôle de valet des anglo-saxons ou de se détruire soi-même, sera tentée très rapidement de retourner au bercail, chez les cléricalisants. Et la jeunesse, dans la même mesure, aura des exigences plus claires et radicales.

Dans cette perspective, la tactique d'un Parti révolutionnaire paraît évidente. Les partis réellement socialistes n'ont pu prendre le pouvoir, en quelque pays que ce soit, que pendant une guerre civile. A moins donc de préconiser le coup d'état, et afin d'éviter un électoralisme stérile, le Parti devrait se définir, du moins au début, comme un groupe de pression. Sa tactique consisterait à empêcher le regroupement des bourgeois et à travailler à l'élargissement du fossé qui les sépare actuellement. Bref, le Parti devrait appuyer le R.I.N., le P.S.Q. et le parti Libéral (à moins, bien sûr, que l'un de ces deux premiers partis ne puisse devenir révolutionnaire) contre l'Union Nationale, le Crédit Social et le P.R.Q., afin d'accentuer chez les premiers l'ouverture à gauche.

Il nous semble que le Parti révolutionnaire devrait ainsi appuyer tels ou tels partis en fonction de leur attitude sur les problèmes sociaux plutôt que de leur attitude sur le problème national. La raison en est claire: c'est que l'indépendance, si elle doit être une étape vers le socialisme et non vers un état clérico-bourgeois, devra nécessairement être faite par les partis de gauche.

Mais cet appui ne serait qu'un compromis tactique. Et en même temps le parti travaillerait à dévoiler les contradictions inhérentes à la gauche libérali-

sante, à montrer que ces réformes ne peuvent être que des demi-mesures, à radicaliser les exigences que ces réformes contribuent à éveiller dans le peuple, à généraliser à toutes les classes exploitées l'exigence révolutionnaire de la jeunesse. En somme la stratégie de ce Parti consisterait à s'appuyer sur la gauche libéralisante jusqu'à ce qu'il soit assez fort pour faire la révolution socialiste contre elle.

* * *

Cet éditorial en laissera beaucoup insatisfaits: nous ne nous comporterons pas en beni-oui-oui envers le R.I.N. et le P.S.Q. et nous ne tranchons pas les questions de façon définitive. Parti Pris a essayé, pour la première fois, de se définir vis-à-vis des partis politiques existants. Ce sera le travail des prochains numéros que d'étudier et de préciser les diverses hypothèses que nous avons posées et les diverses solutions que nous avons préconisées.

PARTI PRIS / j.-m. p.

NOTES

— *Erratum: numéro de novembre, page 38; le poème de Gaston Miron intitulé: "L'Amour et le militant" aurait dû porter la date de Montréal 1963, et non de Paris 1960. Nous nous excusons de cette erreur qui pouvait nuire à l'intelligence du poème.*

— *Certains de nos abonnés ont reçu en retard le numéro de novembre. Nous nous en excusons. Nous travaillons à rendre notre service d'expédition plus rapide.*

programme politique et électoral

par pierre bourga. lt

M. Pierre Bourgault, candidat à la présidence du R.I.N. avait déjà préparé le discours qu'il devait prononcer au congrès national du Parti quand le Conseil central décida de remettre au mois de mai l'assemblée générale des membres.

Nous publions quand même ce discours qui indique la façon de penser et d'agir d'une partie du R.I.N.

Mes chers amis,

Le plan que je vous propose aujourd'hui n'est pas seulement un programme pour l'année qui vient. C'est, d'abord et avant tout, l'esprit dans lequel nous devrons mener notre action si nous voulons un jour conquérir notre liberté.

Cela est important; car si on oublie facilement les erreurs stratégiques ou tactiques commises dans le feu de l'action, les principes plus ou moins valables qui nous conduisent dans la bataille s'inscrivent dans la conscience du peuple et font toute la différence entre la confiance ou l'indifférence qu'on nous accorde.

On peut dire que, depuis trois ans qu'il existe, le R.I.N. a présenté un visage fort acceptable à la population québécoise. On peut même dire que beaucoup de nos erreurs nous ont été pardonnées parce que nous avons prouvé notre sincérité, notre volonté de sérénité et notre esprit démocratique.

L'année qui s'achève, si elle a été difficile, a pourtant porté des fruits.

Les crises, lorsqu'elles ne tuent pas, sont bénéfiques. Nous ne sommes pas morts, au contraire.

Et nous sortons plus forts de la crise qui nous a mûris.

Cette année fut faite d'hésitation, de découragement, parfois aussi de lâcheté inconsciente; c'est le mauvais côté de l'affaire. Le bon côté existe pourtant: il est fait de prises de conscience salutaires, de réflexions nécessaires, tant sur nos principes que sur notre action, de choix difficiles mais, en somme, inévitables.

Une année laborieuse certes mais d'où nous sortons grandis parce que, malgré les avatars et les misères, nous

avons su garder confiance dans la cause que nous défendons, et que nous avons enfin compris que l'histoire est forgée par les hommes.

Le R.I.N. a maintenant prouvé qu'il pouvait tenir dans l'adversité et parmi les troubles les plus profonds. Nous avons réussi à survivre. Confusion, hésitation, inquiétudes: oui. Mais de tout cela sort aujourd'hui un nouveau R.I.N.

Nous devons maintenant apprendre à vivre, à combattre, à conquérir. De la confusion doit sortir la décision. Il nous appartient de décider ce que sera le R.I.N., de décider ce que *nous voulons* qu'il soit.

principes généraux

D'abord, voici les quelques principes généraux qui doivent désormais guider notre action.

1 — le R.I.N. est un parti politique et doit conquérir le pouvoir

Au début de notre existence comme mouvement, nous avons fait, selon moi, une erreur fondamentale.

Nous nous étions mis dans l'esprit que le R.I.N. devait être un mouvement de pression qui s'attacherait à répandre l'idée de l'indépendance, qui convaincrait les gens du bienfait de celle-ci tout en rejetant sur d'autres, plus ou moins consciemment, la responsabilité de *faire* l'indépendance.

Cette attitude était due plus à l'inexpérience qu'à l'angélisme. Peu habitués au combat, encore moins à la politique, nous étions prêts à laisser notre sort en d'autres mains, pourvu que l'indépendance se fasse, d'une façon ou d'une autre, c'est-à-dire n'importe comment.

Peu à peu le R.I.N. a évolué. Et l'an dernier, à un congrès spécial tenu à Québec, les membres décidaient que nous devions nous-mêmes faire l'indépendance, selon nos principes, selon nos buts et par des moyens que nous définirions nous-mêmes.

Cette belle résolution resta sur le papier.

Même lorsque le R.I.N. devint parti politique, peu d'entre nous furent convaincus que nous pourrions jamais conquérir le pouvoir.

Encore aujourd'hui combien hésitent et se demandent s'il ne serait pas préférable de voir les autres faire l'indépendance: les libéraux, les unionistes, voire les créditistes.

Ce manque de confiance dans le Parti, en nous-mêmes, doit être vigoureusement combattu et éliminé.

C'est d'abord une attitude de l'esprit. Il faut se remplir la tête, la conscience et le coeur de ce que nous sommes, de nos buts, de nos moyens. Il faut de plus apprendre une certaine vanité.

Le R.I.N. est aujourd'hui un parti politique et, comme tel, il doit viser la conquête du pouvoir.

Le R.I.N. est là pour rester. Il a fait la preuve qu'il pouvait durer.

Le R.I.N. nous appartient. S'il fut longtemps, pour plusieurs d'entre nous, un club social agréable où l'on pouvait discuter de l'avenir du Québec sans avoir à y travailler, ce temps-là est maintenant révolu.

Le R.I.N. doit cesser d'attendre le Messie; il doit créer ses propres vedettes, ses propres spécialistes, ses propres compétences.

Le R.I.N. doit devenir une arme entre nos mains, une arme d'autant plus efficace que nous serons plus nombreux à la manier.

Nous sommes la Nation, nous sommes la Révolution, nous sommes la Révolution nationale.

A nous de faire en sorte que ces paroles ne soient pas creuses.

Nous voulons l'indépendance? Nous avons formé un parti politique pour la faire? Eh bien servons-nous de l'instrument que nous avons nous-mêmes forgé.

Nous n'avons pas le goût du pouvoir pour le pouvoir. Mais nous devons désormais avoir la volonté du pouvoir. C'est la seule façon d'atteindre notre but.

2 — à propos de fusion

Fusion, jamais. Fronts communs si nécessaire.

Si le R.I.N. est le seul parti démocratique travaillant à l'indépendance du Québec, il ne groupe pourtant pas tous les indépendantistes.

Beaucoup militent déjà dans d'autres partis et il n'est pas exclu que l'un ou l'autre de ces partis se convertisse un jour à la cause de l'indépendance.

Quelle doit donc être notre attitude devant ces faits?

Nous pouvons envisager trois possibilités.

a) Au mieux, tous les indépendantistes devront se grouper dans les cadres du R.I.N.

Cela doit être notre première préoccupation: bâtir un R.I.N. si fort qu'il ait une force d'attraction capable d'attirer tous ceux qui croient ou croiront à l'indépendance.

b) Au pire, il pourra se créer plusieurs factions indépendantistes qui se combattront entre elles. Cela évidemment serait tragique et pourrait compromettre notre cause à jamais.

Pour éviter cela, le R.I.N. doit surtout viser à ne pas se diviser lui-même. C'est le danger qui menace toujours les idéalistes (et nous en sommes tous). Nous devons donc éviter de nous quereller sur des questions de détail, sur des mots, sur des bagatelles. On ne sort pas du parti parce qu'un tel ou un tel a fait une déclaration qu'on n'aime pas ou parce que telle ou telle région a organisé une manifestation dont on n'approuve pas le sens ou l'esprit. C'est de l'infantilisme.

Une fois d'accord sur les principes nous devons pouvoir combattre côte-à-côte sans menacer de déchirer le Parti au moindre accrochage.

Nous éviterons ainsi le fractionnement des militants en autant de groupes qui se disent d'accord sur tout mais qui n'arrivent pas à travailler ensemble. Cela est ridicule et, de plus, propre à semer la plus grande confusion dans la population.

c) Entre le mieux et le pire il existe une autre possibilité, sans doute plus probable que les deux premières.

Il s'agira de plusieurs groupes ou partis indépendantistes qui, sans se combattre, refuseront de s'entendre pour mener à bien une action précise.

Dans ce cas, quelle sera donc l'attitude du R.I.N.?

Sur les principes, le Parti doit être d'une grande intransigeance. Le R.I.N. est un tout: si on le démembre petit à petit il ne restera qu'une apparence de R.I.N., un squelette, rien de plus.

Cependant, au niveau de l'action, les compromis sont possibles.

Ils deviendront même nécessaires si nous voulons éviter que d'autres fassent l'indépendance à notre place pendant que nous les regarderons faire, sous prétexte que nous ne sommes pas entièrement d'accord avec eux.

A travers le monde entier, les idéalistes s'assoient bien souvent sur la clôture et regardent faire les autres en rongeant leur frein. Ils oublient leur pouvoir de convaincre, leur force de persuasion. Ils préfèrent s'abstenir.

Cela ne doit pas nous arriver.

Pratiquement, qu'est-ce que cela veut dire? Ceci:

Si Johnson, Caouette ou qui encore décident de faire l'indépendance, il faudra essayer de les convaincre que le meilleur instrument pour ce faire c'est le R.I.N.

S'ils refusent d'être convaincus (et ils en ont pleinement le droit) je propose que le R.I.N. fasse l'indépendance avec eux, tout en refusant de renier un seul de ses principes.

Le compromis doit se faire sur les moyens d'action. Nous ne sommes pas d'accord avec l'Union nationale ou avec les créditistes? Cela est évident. A nous alors de les convaincre que c'est nous qui avons raison. C'est là un des moyens de la démocratie: passer de minorité à majorité en prouvant qu'on a raison.

Je sais que cette proposition fera crier toute notre *gauche nationale*.

Mais il faudra que ces gens-là cessent de crier et qu'il réfléchissent un peu.

Le problème est simple: ou bien nous, du R.I.N., nous avons la force de faire l'indépendance seuls ou bien nous ne l'avons pas.

Si nous l'avons, tant mieux.

Si nous ne l'avons pas (peut-être l'aurons-nous dans un an) il faudra peut-être faire l'indépendance avec d'autres.

En somme, je préfère dix députés du R.I.N. au pouvoir que quarante dans l'opposition.

Nous devons être présents le jour de la victoire, seuls... ou avec d'autres.

J'ai assez confiance au R.I.N. pour croire que, dans un front commun, il sera suffisamment fort pour résister à

l'assimilation. Et je mets assez d'espoir dans le R.I.N. pour croire que, dans cette éventualité, il réussira à convaincre les autres du bien-fondé de sa pensée et de sa doctrine.

Nos principes et nos buts sont idéalistes: ils doivent le rester.

Nos moyens doivent être réalistes, souples; ils doivent pouvoir s'adapter à toutes les situations que l'histoire nous prépare.

Fusion: jamais. Fronts communs: oui, *si nécessaire.*

C'est à ce prix que nous ferons du Québec un pays indépendant et libre.

3 — il faut aller jusqu'au bout de la pensée du R.I.N., sans la dépasser mais surtout sans la restreindre

On m'a souvent demandé, depuis qu'on sait que je me présente à la présidence du R.I.N., quels sont mes principes et ma philosophie.

J'ai toujours répondu que, en tant que membre du Parti du R.I.N., ma philosophie et mes principes étaient ceux du R.I.N., ni plus ni moins.

Pour plusieurs, cela peut sembler une évidence. Mais l'expérience de l'année qui s'achève nous prouve qu'il n'en est rien.

Quels sont ceux qui, parmi nous, connaissent bien le programme du Parti? Quels sont ceux qui, parmi les gens que nous avons convaincus de l'idée de l'indépendance, connaissent nos principes?

A peu près personne. Même ceux qui ont voté pour certains articles du programme ne se souviennent pas, ou refusent de se souvenir, qu'ils existent.

Or moi je prétends qu'il est indécent de demander aux gens de nous suivre quand nous ne savons pas nous-mêmes où nous allons et quand nous leur cachons, sous toutes sortes de prétextes, le fond de notre pensée.

Cela sème une telle confusion que nous n'avons pas à nous surprendre si le R.I.N. n'est pas mieux connu et apprécié.

Il fut évident pour tous, pendant cette dernière année, que nous avons eu peur de notre propre programme, peur de nous-mêmes. Je l'ai déjà dit: plus souvent qu'autrement, nous avons eu l'air d'être la gauche de la Saint-Jean-Baptiste.

Nous n'avons pas osé nous prononcer sur plusieurs grandes questions parce que nous les jugions trop conversées.

Nous avons refusé d'exposer certains articles du programme parce que nous prétendions qu'ils n'étaient pas rentables électoralement.

Nous avons cessé de parler de révolution le jour où les bombes ont commencé à éclater parce que nous avons eu peur que les gens fassent une association trop étroite entre le R.I.N. et le F.L.Q.

Or je maintiens que cette attitude est néfaste pour le Parti aussi bien que pour la cause.

Si une question est controversée, je crois que c'est un devoir pour le R.I.N. de faire connaître sa pensée, toute sa pensée. Que tout le Québec sache quel-

le est notre opinion, ce que nous considérons comme souhaitable, nécessaire. Nous choquerons les gens? Nous perdrons des votes? Mais allons donc! Nous perdons dix fois plus de votes chaque fois que nous ne nous prononçons pas. Pourquoi voterait-on pour nous si on ne sait pas qui nous sommes et quelle pensée nous incarnons?

Le R.I.N. doit être un catalyseur, un élément, permettez-moi le mot, de "déconfusion". Une question est controversée? Tout le monde s'affole? Raison de plus pour nous prononcer. Nous avons un programme, des idées. N'ayons donc pas peur de les exposer sur la place publique. N'oublions jamais qu'il nous appartient de convaincre les gens que nous avons raison.

L'indépendance aussi est une idée controversée. Si nous avions hésité à la répandre et à l'exploiter, où en serions-nous aujourd'hui?

La rentabilité électorale, qu'est-ce que c'est en somme? Bien malin qui peut être sûr de ce qu'il avance à ce propos. Une chose est pourtant certaine: ce qui paie électoralement c'est ce que les gens savent de nous. Disons-leur donc qui nous sommes. Ou alors, si vraiment nous croyons nous-mêmes être des monstres indignes de sympathie, qui pourra blâmer le peuple de nous voir tels?

Je tiens pour une erreur notre attitude devant le F.L.Q.

Nous nous sommes repliés sur nous-mêmes *comme des coupables.*

Au lieu d'expliquer avec acharnement notre conception de la révolution, nous avons laissé croire, en nous taisant, que le F.L.Q. c'était ça la révolution.

En nous taisant nous avons nous-mêmes assumé des responsabilités de terroristes.

Au lieu de nous servir du F.L.Q. comme nous aurions dû le faire, nous l'avons servi. Cela est indigne d'un parti politique qui se respecte.

Le F.L.Q. donnait à notre action un éclairage nouveau; mais nous nous sommes retirés dans l'ombre parce que nous avions, selon l'expression du frère Untel, "la peur d'avoir peur". Peur de nous-mêmes. Auto-censure.

Cela doit changer.

Nous avons une philosophie, des principes, nous ne devons pas avoir peur de les répandre partout, quoiqu'il nous en coûte dans l'immédiat. La révolution, c'est à la longue que ça rapporte.

Je crois personnellement que les dirigeants du parti n'ont pas le droit de dépasser ce qui a été accepté par les assemblées générales du parti, mais je crois d'autre part qu'ils ne doivent pas non plus rester en deçà de la pensée du R.I.N.

Notre doctrine doit être agrandie à la mesure de nos espoirs et de nos aspirations et non plus rapetissée à la mesure de nos craintes et de nos démissions.

Le peuple nous suivra quand nous serons décidés à le mener quelque part, sans détours.

politique interne

Voici maintenant quelques propositions qui concernent la régie interne du parti, telle que je l'envisage pour l'année qui vient. Il s'agit évidemment des seules grandes lignes d'une nouvelle politique, les détails devant être déterminés par le nouvel exécutif.

1 — discipline

Il faudra que notre parti apprenne ce que c'est que la discipline.

Depuis trois ans que nous existons nous pouvons dire, avec assez de justesse je crois, que la plus grande anarchie régna dans nos rangs.

Cela était compréhensible et justifiable dans les circonstances.

Mais si, d'ici un an, une discipline rigoureuse n'a pas été établie, la confusion ne sera plus excusable. Et le parti risquera de s'effondrer, tout simplement.

Il faut donc, à mon avis, centraliser la direction du parti. Que le Conseil central se réunisse moins souvent et le Comité exécutif plus souvent.

Que le Comité exécutif décide et ordonne. Que des sanctions soient prévues pour ceux qui n'obéiraient pas, allant de la suspension à l'expulsion.

En effet, il est utopique de croire qu'on puisse instaurer la discipline sans appliquer des sanctions.

Pour ma part, je n'hésiterai pas à recommander au Conseil central de prendre ces mesures contre quiconque refuserait de se plier aux directives prises par l'exécutif.

Je n'hésiterai pas non plus à recommander la dissolution pure et simple d'une section, voire d'une région, qui, volontairement, se soustrairait à l'organisation et aux structures montées par le Conseil central.

On ne peut pas prétendre prendre le pouvoir avec un parti dont tous les éléments tirent chacun de son côté en même temps.

Cette situation a assez duré.

Il vaut mieux compter moins de membres qui marchent tous dans le même sens que d'en compter des milliers qui se déchirent et qui minent le parti par en-dessous.

Ceci n'exclut évidemment pas la discussion et la critique. Au contraire. Il faudra même que discussions et critiques aient plus de poids qu'auparavant et qu'elles réussissent à atteindre le sommet du parti. C'est ce qui permettra au Conseil central ou au Comité exécutif de prendre des décisions justes, logiques et pratiques.

Cependant, une fois la décision prise, il faudra se conformer au désir de la majorité, quitte à travailler pour convaincre cette majorité que c'est la minorité qui a raison.

Aucune décision n'est éternelle. Mais il faudra faire la preuve que telle ou telle action est inefficace avant de la condamner.

Je promets donc d'établir au sein du parti une discipline sévère, stricte et juste. Vous savez donc à quoi vous attendre de ce côté.

(Evidemment vous avez le droit de croire qu'on peut faire l'indépendance en s'arrêtant partout pour des bleuets ou traire les vaches).

Je m'appliquerai d'autre part à construire un véritable esprit national au sein du parti.

La nation doit passer avant les régions, et les membres du Conseil central (composé des représentants de chaque région) devront comprendre que, s'ils représentent eux-mêmes une partie de la nation, leurs décisions doivent être prises en fonction de toute la nation.

Les particularismes régionaux doivent être considérés dans toutes nos décisions mais je verrai comme intolérable qu'ils prennent le pas sur la direction nationale du parti.

2 — les spécialistes

Le président du R.I.N. et le Comité exécutif devront s'entourer de spécialistes qui auront titre consultatif.

Dans mon esprit ces spécialistes n'auront pas à suggérer ou à définir la politique du parti. Cela appartient au Comité politique et à ses sous-comités.

Ma proposition est triviale mais d'ordre pratique. Après trois ans d'expérience je la juge indispensable.

Ces spécialistes auront à écrire des discours, à rédiger des déclarations, à colliger des nouvelles, des statistiques, à établir la correspondance, à informer sur la politique nationale et internationale, à établir les communications entre la direction et les membres.

Nous avons raté jusqu'ici plusieurs occasions de publicité et de propagande parce qu'il y avait à la tête manque de coordination et de prévision.

Nous étions trop habitués à travailler seuls. Or il est maintenant prouvé que les dirigeants ne peuvent pas tout faire, ne doivent pas tout faire. Ils doivent se limiter à l'essentiel (il y a de quoi occuper 24 heures par jour) et confier à d'autres les tâches qu'ils n'ont pas le temps d'accomplir.

C'est le but que vise cette proposition.

3 — directives

Les directives devront être transmises du haut en bas et les membres devront rapidement être informés de ces directives ainsi que des prises de position officielles du parti.

Il est inutile de songer à faire l'unité du parti si nous continuons à agir comme nous l'avons fait dans le passé.

Une grande partie de ce qui s'est fait jusqu'ici au R.I.N. l'a été par les membres militants sans que la direction nationale en ait été informée, ou même, contre la volonté de celle-ci.

Certaines initiatives furent bonnes, d'autres néfastes.

Si nous devons laisser la porte ouverte au dynamisme et à l'imagination des membres, il n'en demeure pas moins que la direction nationale doit prendre ses responsabilités, décréter des ordres et ne pas hésiter à les faire appliquer.

D'autre part, il est indispensable que toutes les positions officielles du parti soient connues des membres. Cela devra se faire par le journal du R.I.N. ou par des communiqués personnels.

Il n'est pas normal qu'on se fie à la grande presse quotidienne pour informer les membres du Parti.

L'unité de pensée officielle est essentielle à tous les échelons du parti. C'est le seul moyen de répandre une idéologie lucide et cohérente.

4 — rapprochement de la direction et des membres

On a prétendu, souvent avec raison, que les membres du R.I.N. ne voyaient à peu près jamais leurs dirigeants.

Je m'engage à multiplier les échanges, les rencontres, d'abord au niveau des régions, puis ensuite au niveau des sections.

Je m'engage d'autre part à participer aux différentes manifestations du R.I.N., le plus souvent possible.

Je trouve inacceptable qu'on puisse demander aux militants de descendre dans la rue quand on n'y descend pas soi-même.

Je considère qu'une des meilleures façons de rencontrer les membres est de le faire sur les lignes de piquetage (entre deux chevaux si nécessaire).

D'autre part, les dirigeants du R.I.N. devront se déplacer à travers tout le Québec.

Les organisations régionales et de section devront organiser ces déplacements, réunir leurs membres, faire la publicité des assemblées publiques.

Pas un seul coin du Québec ne doit nous échapper.

5 — finances

Il faudra, à mon avis, continuer la politique financière amorcée par la présente administration du R.I.N.

Elle se résume à cette phrase: *vivre selon nos moyens.*

Il est utopique de croire que l'indépendance se fera dans l'argent. Certains l'ont cru qui n'ont plus que des souvenirs amers de leur expérience.

Il faut évidemment mettre en oeuvre tous les moyens possibles pour financer le parti.

Mais nous devons surtout nous attacher à faire fructifier l'argent que nous recevons. Par là j'entends que nous devons faire avec un dollar ce que d'autres partis font avec dix.

Les cotisations sont notre source de revenus la plus stable. La région de Montréal vient de mettre au point un système efficace pour récupérer cet argent. Il faudra l'étendre à tout le parti.

Nous devons nous donner des buts idéalistes et tenter d'y parvenir par des moyens réalistes, contrairement à certains qui se donnent des buts terre-à-terre et qui prétendent y arriver par les moyens les plus fantaisistes.

L'indépendance, qu'on le veuille ou non, se fait contre les grandes puissances financières; il est à tout le moins peu réaliste de croire que nous la ferons avec leur argent.

6 — Régions et sections

Il faut donner le pouvoir aux exécutifs national et régionaux de mettre sur pied une région ou une section en en nommant les dirigeants plutôt qu'en les faisant élire.

L'expérience nous apprend que des élections prématurées à une région ou à une section nouvellement formée sont, plus souvent qu'autrement, rien de plus qu'une entrave au fonctionnement du parti.

Les nouveaux membres, ne se connaissant pas entre eux, élisent presque toujours un exécutif plein de bonne volonté mais sans capacités, qui ne fait à peu près rien de toute l'année.

Viennent les élections suivantes et, la plupart du temps, la structure n'existe même plus. Du vent, c'est ce qu'on trouve comme conséquence de cette méthode.

Je propose donc que les dirigeants d'une section ou d'une région nouvelle soient nommés par l'exécutif régional ou national pour une période de six mois. Ce temps expiré, les membres devront alors être réunis pour procéder à l'élection normale de leurs dirigeants immédiats.

7 — cours de formation politique

La région de Montréal a entrepris récemment des cours de formation politique pour les militants.

Ces cours polycopiés devront être rendus accessibles à toutes les sections du R.I.N.

De plus, dans les régions où cela sera possible, les mêmes cours seront donnés aux membres par ceux-là même qui les présentent dans la région de Montréal.

Ces cours visent à former des orateurs, des conférenciers, des militants qui propageront la doctrine de l'indépendance et le programme du R.I.N.

Contrairement aux autres partis nous voulons que nos membres sachent de quoi ils parlent.

Une bonne formation politique assurera au R.I.N. des cadres solides et inébranlables.

8 — assemblées, manifestations, radio, télévision

Les assemblées et manifestations devront être multipliées dans l'année qui vient.

En plus d'être d'excellents moyens de publicité elles habituent les militants à travailler ensemble, à combattre ensemble, à se sentir les coudes.

A) *Assemblées*

Il nous faut retenir trois sortes d'assemblées qui remplissent chacune un rôle de propagande différent.

1) *Assemblées de salon*

Les petites assemblées de salon (de cuisine ou de sous-sol) qui réunissent de 10 à 20 personnes se sont avérées jusqu'ici les plus profitables du point de vue de la propagande et de l'inscription de nouveaux membres.

Elles permettent le contact direct entre le R.I.N. et la population, facilitent la discussion et créent un climat de compréhension absent des assemblées plus considérables.

Certaines régions du Québec, pourtant les plus propices à ce genre de réunions, n'en ont jamais tenues.

On invoque souvent que le procédé est trop long et trop fastidieux.

Il est vrai que, de cette façon, on rejoint très peu de gens à la fois mais il est également vrai qu'on a vu souvent s'inscrire plus de membres à une assemblée de 15 personnes qu'à une assemblée de 500 personnes.

Ce moyen de recrutement a fait ses preuves là où il a été employé.

Il faudra donc, cette année, insister sur la nécessité impérieuse de former un grand nombre de membres aptes à tenir de pareilles assemblées.

Il n'est pas besoin d'être orateur pour mener pareille entreprise: il suffit de savoir causer et de posséder suffisamment sa matière pour pouvoir répondre aux questions.

De plus, ce genre de rencontres permettra à un plus grand nombre de membres de se familiariser avec la doctrine du R.I.N. et, également, de connaître les problèmes particuliers de chacun des assistants. C'est une excellente méthode pour se rapprocher du peuple.

2) *Assemblées d'information*

Le but visé par les assemblées d'information est le même que pour les assemblées de salon.

Cependant, elles sont en général plus considérables.

C'est à l'échelle du comté qu'elles doivent être organisées et chaque comté devrait en tenir au moins une par mois.

Un ou deux conférenciers y font de courts exposés, après quoi ils répondent aux questions des assistants.

Ces assemblées doivent servir au recrutement. Jusqu'ici elles n'ont le plus souvent servi qu'à la propagande et on a omis de mettre sur pied des organisasions qui visent à faire s'inscrire au R.I.N. le plus grand nombre de membres possible.

On doit viser, dans chacune de ces assemblées, à recueillir au moins 10% d'adhésions au R.I.N. parmi les personnes présentes.

3) *Assemblées publiques*

Les grandes assemblées publiques (de 300 personnes ou plus) si elles peuvent, jusqu'à un certain point, favoriser le recrutement, ne tiennent pas celui-ci comme leur but premier.

Elles s'adressent d'abord et avant tout

aux membres militants et à leurs amis sympathisants.

Elles sont en effet propres à créer l'enthousiasme et elles peuvent donner une impression de force aux membres toujours trop prêts à se décourager.

Il est à peu près impossible de répondre aux questions dans ce genre d'assemblées; il est donc difficile d'y expliquer longuement les questions traitées, c'est pourquoi elles sont impropres à la "conversion" d'un grand nombre à notre cause.

Elles sont pourtant excellentes du point de vue de la publicité qu'on peut en retirer.

Jusqu'à présent ces grandes assemblées publiques ont eu une certaine efficacité.

Mais il faudra aller plus loin. Il faudra les populariser davantage.

Les gens qui y viennent doivent s'y sentir chez eux, à l'aise.

Il faudra donc ne rien négliger pour y ajouter du panache de bon goût.

Photos, banderolles, slogans doivent se multiplier sans exclure la sobriété qui a toujours caractérisé le R.I.N.

De la musique. Mais celle-ci devra être facilement reconnaissable et, en autant que cela sera possible, elle devra être québécoise.

Ces assemblées devront donc être minutieusement préparées. Elles ne doivent pas être trop fréquentes car on s'en lasse facilement.

Nous mettrons sur pied un comité spécialement chargé de l'organisation de toutes les assemblées et d'où émaneront des directives précises dans ce sens.

Les assemblées sont des moyens de propagande à la mesure de nos moyens: il faudra donc les utiliser à fond.

B) *Manifestations*

Un parti révolutionnaire doit compter sur des moyens hors de l'ordinaire pour atteindre ses buts.

Les libéraux ne descendent jamais dans la rue pour manifester leur opinion.

Ils ont à leur disposition des moyens considérables pour faire connaître leur pensée (quand ils en ont une).

Ça n'est pas notre cas.

Beaucoup de membres n'approuvent pas les piquetages, les marches, les manifestations de masse dans la rue.

Il faudra qu'ils se fassent à l'idée qu'elles sont essentielles, non seulement pour la publicité que nous en retirerons, mais pour entretenir la ferveur de tous, engagés dans une bataille commune et souvent difficile.

Mais ces manifestations sont dangereuses et atteignent souvent le but contraire de celui qu'on visait. Cela arrive quand elles sont mal organisées et que les manifestants eux-mêmes ne comprennent pas exactement pourquoi ils sont descendus dans la rue.

Encore là, jusqu'à maintenant, nous avons tenté des expériences, mais nous devons maintenant nous discipliner.

Des structures seront mises sur pied visant à encadrer puissamment les ma-

nifestants et à voir à ce que tous les ordres soient observés.

Des pratiques seront tenues pour habituer les manifestants à ne pas avoir peur et à ne pas répondre à la provocation.

Il ne sera pas permis à ceux qui ne pourront se plier à cette discipline de participer aux manifestations.

N'oublions pas qu'il se trouve déjà parmi nous un bon nombre d'agents provocateurs et qu'ils se servent surtout des manifestations pour tenter de nous discréditer aux yeux du public.

D'autre part, nous devrons varier la forme de nos manifestations. Le piquetage ne suffit plus; il faudra s'engager résolument dans la résistance passive: s'asseoir dans la rue, boycotter les manifestations fédéralistes (exemple: manifestations de l'armée "canadian"), faire du "sit-in" (méthode employée par les Noirs américains) dans les restaurants qui refusent le respect aux Canadiens français, dans les gares, dans les bars, partout où cela sera nécessaire.

La variété est nécessaire pour éviter que le public s'habitue à notre genre d'action. Il doit constamment être surpris, choqué si nécessaire.

Je le répète, ces manifestations sont dangereuses. Pour qu'elles ne nuisent pas à notre cause la discipline la plus rigoureuse sera établie dans ce domaine.

Il faudra d'autre part créer un corps de manifestants aguerris et sûrs qui pourront à l'occasion se déplacer à travers le Québec pour aider de leur expérience les nouveaux groupes qui se formeraient ici ou là.

La manifestation est un moyen puissant de propagande et sert à former l'esprit du militant. Nous l'emploierons donc chaque fois que cela pourra être utile et efficace.

C) *Radio et télévision*

Il ne faut pas accorder à la radio et à la télévision des vertus qu'elles n'ont pas.

Puissants moyens de publicité et de propagande elles sont par contre des éléments déterminants de la passivité de la population envers nous.

Ce sont des armes de pénétration, non de conquête.

Nous devons donc nous en servir pour informer, pour pénétrer un territoire.

Mais elles ne peuvent jamais remplacer le travail fait sur place, travail long et ardu devant lequel nous ne devons pas reculer.

N'oublions pas non plus les dangers. La télévision est encore plus dangereuse que la manifestation dans la rue. Une émission insuffisamment préparée, bâclée, peut détruire le travail de milliers de membres pendant plusieurs mois.

C'est un moyen de propagande dont il est difficile de se servir. Il faut donc procéder avec la plus grande prudence dans ce domaine.

La télévision n'est pas une panacée à notre problème de jonction avec le peuple.

En conséquence, un comité de vérita-

bles spécialistes devra être mis sur pied pour contrôler et coordonner les initiatives prises dans ce sens.

Chaque fois que la tête d'un membre du R.I.N. paraît sur le petit écran, nous jouons avec le feu. Nous ne pourrions dans ce cas prendre trop de précautions.

9 — centre de documentation

La propagande ne peut être efficace sans un centre de documentation important.

Un centre de documentation national sera donc mis sur pied avec succursales dans les principaux centres du Québec.

Tous les membres seront appelés à fournir livres et documents qui pourront être de quelque utilité à l'augmentation de nos connaissances.

Les dirigeants de ce centre de documentation verront d'autre part à colliger toutes les informations nécessaires concernant le Québec: population, délimitation des comtés, nombre de votants, problème régionaux, particularismes, richesses naturelles, syndicalisme, etc., etc.

Cela permettra à ceux qui ont à faire des déclarations ou à ceux qui ont mission de pénétrer une région de savoir de quoi ils parlent et à quels problèmes ils doivent s'attaquer.

D'autre part c'est le centre de documentation qui réunira toutes les déclarations de nos adversaires nous permettant ainsi de connaître leurs points faibles et de les frapper au défaut de la cuirasse.

10 — Campagne de recrutement

Il n'y a jamais eu de campagne de recrutement au R.I.N.

Nous avons négligé cet aspect de notre action pour constater aujourd'hui que des milliers de personnes deviendraient membres du R.I.N. si seulement elles étaient approchées.

Les mois de février et mars 1964 seront donc employés à une campagne de recrutement intensive et systématique.

Il ne suffira pas alors de l'effort de quelques-uns. Tous les membres devront donner un coup de collier puissant pour faire de cette campagne un succès complet.

Le but immédiat: aller chercher en deux mois 5,000 membres de plus. Cela est possible. Nous avons besoin d'argent et de cadres. A nous d'aller chercher l'un et l'autre.

Le but à long terme: 30,000 membres d'ici la fin de 1965.

Des études statistiques prouvent hors de tout doute que pour un membre militant on trouve 40 sympathisants qui ne sont pas du parti.

30,000 membres nous assureront le pouvoir en 1966.

Une enquête récente prouve que nous avons plus que centuplé nos effectifs en moins de trois ans.

Il nous suffit maintenant de les tripler pour nous assurer le pouvoir.

Nous pouvons le faire et nous le ferons.

11 — nouveaux membres

Il faudra accorder une attention toute particulière aux nouveaux membres.

Ceux-ci devront recevoir rapidement leur carte de membre et être informés des structures et des cadres du parti.

On devra les mettre au courant du fonctionnement de la démocratie au sein du R.I.N.

De plus, et cela est essentiel, on devra fournir à tout nouveau membre un exemplaire du programme du Parti qu'il devra étudier avec soin.

* * *

Voilà donc les mesures principales d'ordre interne que je propose pour l'année qui vient.

Il s'agit par là de bâtir un parti solide qui ne menacera pas d'éclater à la première difficulté.

Cela est fort incomplet, je le sais. Il faudra faire bien d'autres choses qui ne sont pas dans ce programme.

Mais il faut d'abord viser à l'essentiel et arrêter de nous disperser dans des entreprise multiples qu'on ne mène jamais à terme.

Des cadres, des structures solides, des membres qui savent ce qu'est le parti, ce qu'est l'indépendance, ce qu'est la révolution, c'est l'objectif global qu'il faut atteindre cette année.

Un parti qui ait de la force mais qui soit aussi capable de souplesse et de rapidité dans l'action.

En somme, limitons-nous, mais soyons certains d'atteindre nos buts.

politique extérieure

Je passerai maintenant assez rapidement sur la politique extérieure du parti. En effet, ce qui déterminera notre visage public sera fonction de ce que nous, nous aurons réussi à construire à l'intérieur du parti.

Il est quand même certains points qu'il est bon de préciser. Ils complètent les lignes de force établies dans la première partie.

1 — unité de pensée

J'ai déjà parlé de l'unité de pensée à l'intérieur du parti.

D'autre part nous devons présenter un front uni devant nos adversaires et devant le public en général.

Il faut éviter que les régions, que les sections, que les membres se contredisent en public sur des questions essentielles.

Cela tient d'abord à une certaine discipline mais aussi à l'image que se fait chacun du parti.

A) Il faudra donc établir une hiérarchie très nette dans la direction du parti de sorte qu'il n'y ait pas de confusion possible ni pour les membres ni pour la population.

Des organigrammes et des tableaux seront dressés qui informeront chacun des structures et des cadres du parti. De plus chacun devra comprendre, par des directives précises, l'ordre de communication entre les membres et la direction, qu'elle soit de section, de région ou nationale. Ceci afin d'éviter les embouteillages de l'information que nous avons connus depuis trois ans. Nous ferons en sorte que chacun sache exactement à qui s'adresser dans tel ou tel cas.

B) D'autre part l'unité de pensée devra s'établir autour du programme du R.I.N.

Le Comité politique sera en conséquence chargé de le compléter dans le plus bref délai possible et d'en extraire les lignes de force aptes à la propagande et à la publicité.

Les membres seront tenus de connaître le programme et toute déclaration devra se conformer à ses cadres limitatifs.

C) L'unité de pensée sera en outre promue par des publications de plus en plus nombreuses expliquant et commentant la doctrine du parti et ses conséquences.

2 — relations extérieures

Un comité de relations extérieures sera mis sur pied.

Il aura pour fonction de faire le lien entre le public et le parti. Il s'occupera des communiqués de presse, de la représentation auprès des personnes et des organismes, des contacts à établir pour fins de publicité et de propagande.

D'autre part certains de ses membres seront chargés des relations internationales qui se font de plus en plus importantes et nombreuses.

3 — notre attitude vis-à-vis des moyens d'information

Malgré les injustices dont nous sommes parfois victimes, le R.I.N. doit considérer les moyens d'information comme étant ses alliés.

Je crois pour ma part que jusqu'ici ils nous ont beaucoup plus servis que desservis.

Nous n'avons absolument aucun intérêt à partir en guerre contre les journaux, la radio ou la télévision.

Ce qui ne doit pas nous empêcher cependant de dénoncer une injustice criante qui pourrait se produire à tel ou tel moment ou dans tel ou tel endroit.

Mais songeons bien que les journalistes sont aussi susceptibles que n'importe qui de devenir indépendantistes. Ça n'est pas en dépréciant leur métier et en traînant leur profession dans la boue que nous les amènerons à nous.

Enfin n'oublions jamais une chose: la liberté de la presse est souvent la garantie la plus sûre de la liberté tout court.

4 — notre attitude vis-à-vis de la violence

Nous n'avons pas l'intention de répéter chaque jour notre attitude vis-à-vis la violence: nous sommes contre; et qu'on le sache une fois pour toutes.

Ajoutons cependant qu'il ne suffit pas d'être contre en paroles. La plus grande assurance que nous puissions avoir contre une reprise de la violence est le dynamisme de notre parti.

Nous devons, dans toutes les régions, occuper nos membres et leur démontrer que leur action mène quelque part.

Si le parti se tient debout et si nous pouvons préciser nos buts, nous ferons la preuve facilement et rapidement que notre action est plus efficace que les bombes.

N'ayons pas peur d'être un peu vaniteux. Nous sommes capables de tout à condition de le vouloir.

5 — Notre attitude vis-à-vis d'Ottawa

Dans l'esprit de chacun des membres Ottawa doit devenir la capitale d'un pays étranger.

Nous ne reconnaissons plus le gouvernement d'Ottawa comme le nôtre.

En conséquence, chaque fois que nous pourrons combattre le système "canadian" nous le ferons. Quand cela sera impossible nous nous appliquerons à l'enrayer.

Il faudra que, dans cette action, les membres se plient à une discipline sévère.

Nous ne devons plus nous contenter de contempler avec joie les diverses crises qui éclatent entre Ottawa et Québec: nous devons les provoquer.

Il s'agit ici d'accélérer l'histoire. Ces crises sont, de toutes façons, inévitables. En les provoquant nous-mêmes nous accélérons le processus de décolonisation. D'autre part cela nous permet de passer à l'offensive plutôt que de nous cantonner sur une faible ligne de défense d'où notre pouvoir d'influence devient presque nul.

Aussi certaines mesures seront appliquées dans le courant de l'année pour servir cette fin. Il faudra, dans chacune de ces instances, que le parti présente un front solide et que les directives des dirigeants soient suivies à la lettre.

Ces mesures seront évidemment purement négatives et ne doivent donc pas devenir notre souci essentiel. Mais nous devrons les prendre pour discréditer Ottawa aux yeux des Québécois.

Nous devons simultanément construire Québec, notre état national, et détruire Ottawa, "notre" état étranger. Il est impossible de ne pas faire les deux à la fois.

6 — notre attitude vis-à-vis des partis provinciaux

Notre bataille se fait d'abord et avant tout à Québec.

Les partis provinciaux sont donc nos adversaires et doivent être traités comme tels.

Ce n'est pas parce que quelques députés s'engagent dans la voie du progrès que nous devons cesser de combattre les partis auxquels ils appartiennent.

N'oublions pas qu'ils ne sont pas d'accord avec nous sur notre option fondamentale: l'indépendance du Québec.

C'est contre eux que nous aurons à nous battre aux prochaines élections.

Pour nous il n'existe qu'un parti qui réponde à toutes les aspirations des Québécois: c'est le R.I.N.

Nous devons en somme cesser de nous défendre et attaquer sur tous les fronts.

De plus nous devons ne compter que sur nous-mêmes. Nous devons créer nos propres vedettes, nos propres compétences dans tous les domaines.

Que René Lévesque ou Jean-Jacques Bertrand ou Jean Drapeau se joignent à nous un jour ou l'autre, cela n'est pas impossible, mais nous devons complètement ignorer cette possibilité.

N'attendons pas le Messie. Il risque fort de ne jamais venir et nous nous retrouverons gros-jean-comme-devant par notre faute et notre paresse.

Ne comptons sur personne que sur nous-mêmes et travaillons.

C'est à Québec que nous vaincrons et contre ceux qui y sont déjà installés.

7 — action électorale

Notre action doit devenir de plus en plus électorale. Par là j'entends que nous devons inscrire notre doctrine et notre programme dans les problèmes de chacun.

Nous devons partir d'une réalité concrète pour mieux faire comprendre nos buts.

Pour ce faire nous avons intérêt à nous insérer dans une actualité restreinte dans le temps et dans ses dimensions.

Je m'explique: lorsque le R.I.N. est allé piqueter à la Solbec, à la Place des Arts ou à la C.E.C.M. nous partions alors de problèmes précis auxquels notre programme politique tente d'apporter des solutions.

De cette façon nous nous infiltrons dans la pensée de groupes restreints, nous agissons dans une actualité quotidienne pour un certain nombre de gens, nous leur faisons prendre conscience de notre existence et de nos buts.

Chaque action publique que nous posons doit désormais viser à aller chercher des votes.

Non pas par une action démagogique ou vilement opportuniste mais par une action qui s'inscrit dans la vie des gens en leur prouvant que la solution que nous offrons à leur problème particulier est la meilleure.

Nous devons donc renverser notre forme d'action si nous voulons qu'elle "paye".

Nous sommes partis de la théorie en essayant de l'imposer à de vastes secteurs dissemblables et indifférents l'un à l'autre.

Nous devrons désormais partir de problèmes particuliers et limités en leur appliquant notre théorie.

Nous avons beaucoup expliqué pourquoi nous croyions avoir raison.

Nous devons maintenant *faire la preuve* que nous avons raison.

A court terme: action politique veut dire action électorale. Et n'ayons crainte, si nous appliquons cette méthode chaque geste que nous poserons sera "électoralement rentable".

8 — les forces plus grandes que les nôtres

Enfin, pour résumer cette politique extérieure du R.I.N., je dirai que *nous ne devons pas avoir peur de nous attaquer à des forces plus grandes que les nôtres.*

N'oublions pas que notre petite force peut avoir un dynamisme puissant alors que les grandes forces que nous combattons souffrent évidemment d'une inertie due à leur puissance et à leur sénilité.

Notre rapidité dans l'attaque et notre souplesse de mouvement peut faire chez nos adversaires des ravages considérables

Nous l'avons prouvé depuis trois ans. Avec de faibles moyens, sans organisation, sans expérience nous avons réussi à mettre tous nos adversaires sur la défensive.

Revenus de leur surprise ils commencent à contre-attaquer.

Il n'en tient qu'à nous de les pousser encore plus loin dans leurs retranchements. Nous pouvons le faire. Nous devons le faire.

Servons-nous nous-mêmes de leur propre force pour les faire trébucher.

Il en est de la force politique comme de la force individuelle. Tout est dans la manière de s'en servir.

Nous devons pratiquer ce que je serais tenté d'appeler le judo politique, avec la conséquence que plus nos adversaires seront puissants plus ils tomberont lourdement.

Et, comme le dit si bien André d'Allemagne: "Nous sommes sûrs de réussir parce que pendant que nous travaillons nos adversaires jouent au golf."

conclusions

Nous passons donc maintenant à l'attaque sur tous les fronts. Et notre but est de faire l'indépendance le plus rapidement possible.

Nous devons donc nous mettre dans la tête que l'adolescence du R.I.N. est finie. Nous sommes un parti adulte, révolutionnaire et nous devons agir comme tel.

Il faut surtout cesser d'avoir peur de nous-mêmes. Il ne s'agit plus de savoir si tel homme est plus dangereux qu'un autre. Il faut décider si tel homme est plus efficace qu'un autre.

Il ne s'agit plus de savoir si telle action risque d'être incomprise par le peuple. Il faut décider si cette action est souhaitable, s'engager et l'expliquer jusqu'à ce que tous l'aient comprise.

Il ne s'agit plus de discuter si l'indépendance se fera ou pas. Elle se fera; le mouvement est maintenant irréversible. Il faut décider comment nous la ferons et ce que nous voulons après.

Il ne s'agit plus d'avoir peur de tel ou tel mot. Il s'agit de choisir les mots qui expriment le mieux notre pensée et de nous en faire des armes de combat.

Les deux plus grands dangers qui nous guettent sont "la peur d'avoir peur" et le compromis sur nos principes.

C'est l'intransigeance qui nous rendra acceptables. Si nous faiblissons, si nous refusons d'aller au bout de notre pensée, non seulement nous sèmerons la confusion mais nous provoquerons chez le peuple la réflexion qui nous vouera à la mort: "Ils sont comme les autres."

Nous ne sommes pas un parti comme les autres et nous ne nous battons pas pour la même chose que les autres.

Nous demandons au peuple québécois des sacrifices et des efforts considérables. Il nous suivra quand il sera certain que nous ne sommes pas comme les autres.

Nous devons être plus honnêtes, plus intransigeants, plus francs, plus rigoureux, plus *vrais* que les autres.

Ce peuple a été trompé si souvent que c'est à cette seule condition qu'il nous suivra. Et il a bien raison.

Nous ne devons pas avoir d'arrière-pensées. Chaque fois que nous ouvrons la bouche on doit sentir que ce que nous disons est ce que nous pensons, rien de plus, rien de moins.

Les Québécois se méfient de la politique: à nous de leur prouver que la politique peut être autre chose que le patronage.

Ils se méfient de la démocratie? Montrons-leur qu'elle n'a jamais existé au Canada et prouvons-leur que nous sommes prêts à l'essayer.

Ils ont peur de la révolution? A nous de leur prouver, que la révolution est un acte d'amour et non de haine.

C'est l'intransigeance qui fera notre force. Parce que nous créerons ainsi une nouvelle image pour le peuple québécois: celle d'hommes qui se tiennent debout, d'un parti qui ne se vend pas, de principes qu'on ne marchande pas.

Non le R.I.N. n'est pas un parti comme les autres.

Nous avons maintenant fait la preuve que l'idéalisme dans les buts pouvait s'accorder avec le réalisme dans les moyens.

D'autres ont fait la preuve que leur pseudo-réalisme n'était que du romantisme échevelé, du "bluff".

Il ne nous reste plus qu'à faire l'indépendance *le plus rapidement possible.*

Je voudrais en terminant m'expliquer un peu là-dessus.

L'indépendance le plus tôt possible

Si, après avoir pensé le contraire, je crois maintenant que l'indépendance doit se faire le plus rapidement possible, en voici les raisons:

1 — De nouveaux groupes se lèvent qui croient que l'Indépendance est souhaitable mais que nous ne sommes pas encore prêts pour la faire.

Autrefois c'étaient les fédéralistes qui nous servaient à peu près ce même argument; aujourd'hui ce sont des indépendantistes.

Ce qui me fait croire que des groupes minoritaires parmi les indépendantistes auront toujours cet argument à la bouche tant qu'ils n'auront pas convaincu toute la population de leur petite doctrine à eux.

Ce qui aura inévitablement pour effet de retarder l'indépendance indéfiniment, c'est-à-dire de ne jamais la faire.

Nous ne serons jamais prêts pour faire l'indépendance. Aujourd'hui on invoque que nous n'avons pas assez de compétences, que nous n'avons pas essayé tous les pouvoirs que nous donne la Confédération, qu'il faut d'abord construire l'aciérie ou que l'indépendance se fera à droite...

Dans dix ans ou vingt ans on dira que notre industrie secondaire n'est pas assez avancée, que nous sommes en pleine crise économique, que notre nouveau système d'éducation n'a pas donné tout ce qu'on en attendait, qu'il reste certains pouvoirs dont nous ne nous sommes pas servis, que l'indépendance risque de se faire à gauche... et bla bla bla...

Et dans cent ans on dira qu'il aurait fallu faire l'indépendance mais qu'il est maintenant trop tard.

N'oublions surtout pas que tous ces arguments nous sont déjà servis depuis plus de 150 ans.

Or il arrive que l'indépendance n'est pas une récompense pour les peuples parfaits mais bien plutôt un instrument de perfectionnement pour les peuples qui deviennent adultes.

Ceux qui sont prêts à attendre encore indéfiniment font de l'indépendance un but au lieu de la présenter comme un simple moyen. Bien sûr ils vous diront qu'ils ne veulent pas attendre indéfiniment mais demandez-leur alors dans combien de temps nous serons prêts. Ils ne sauront quoi répondre. Je le sais: je pensais moi-même ainsi il n'y a pas si longtemps.

Il faut donc faire l'indépendance le plus tôt possible avant que cette attitude se soit si grandement répandue que toute action devienne impossible.

2 — Une deuxième raison qui milite en faveur de cet argument c'est la suivante:

On ne peut taxer un peuple à sa limite indéfiniment. Personne ne niera que le peuple québécois fait actuellement un travail gigantesque qu'il ne

pourra poursuivre pendant plus de 15 ou 20 ans.

C'est normal.

Nous savons d'autre part les efforts harassants que nous demandons aux indépendantistes. Eux aussi se fatigueront, inévitablement et, ou bien ils n'auront plus la force de faire l'indépendance, ou bien ils n'auront plus la force de faire la révolution qui pourrait donner un sens à l'indépendance.

Dans les deux cas ce serait tragique pour notre cause, pour nous-mêmes et, nous le croyons, pour tout le peuple québécois.

D'autre part, le découragement et l'inaction faisant leurs ravages, nous assisterons à une reprise effrayante de la violence, cette fois sans espoir de retour.

Pour éviter le découragement, pour éviter la tentation de la violence, pour éviter que la cause de l'indépendance succombe sous les retards apportés à la conquête, je crois qu'il faut faire l'indépendance le plus rapidement possible.

3 — Il existe une troisième raison qui, pour être moins apparente, n'en comporte pas moins un très grand danger.

Aujourd'hui, les tenants de l'indépendance et tous ceux qui, de plus en plus nombreux, adhèrent à la cause, sont engagés dans l'opposition systématique.

Non pas l'opposition à un gouvernement quelconque mais à l'Etat lui-même dont nous n'approuvons ni les structures ni les cadres et dont nous nions même jusqu'à l'existence.

Cela est inévitable évidemment: nous voulons nous débarrasser d'un Etat étranger et donner à un Etat provincial des pouvoirs souverains: nous nous opposons donc à l'Etat dans sa forme actuelle.

Nous prenons donc une grave responsabilité et nous en mesurons les conséquences: en effet, *cette opposition à l'Etat plutôt qu'au gouvernement* peut former assez rapidement chez tout un peuple une habitude anarchique fort dangereuse si elle se prolonge trop longtemps.

En conséquence, que l'indépendance se fasse ou non, seuls une dictature et un état policier réussiront à rétablir l'ordre avec les conséquences qu'on connaît.

C'est pourquoi je dis que pour éviter ce danger il faut faire l'indépendance le plus tôt possible.

4 — Et enfin une dernière raison.

Il existe selon moi deux sortes de nationalisme:

a) Un nationalisme "d'entretien", normal chez tous les peuples et qui sert, dans la vie normale de ces peuples, à leur donner une certaine homogénéité, un certain dynamisme qui les fait avancer et travailler en s'identifiant à quelque chose de plus grand que l'individu.

b) Il y a aussi le nationalisme de combat, dont nous nous servons actuellement.

Celui-là est dangereux. Et plus le combat est long plus il s'exacerbe et plus il risque de devenir incontrôlable.

C'est pourquoi je dis qu'il nous faut

passer à travers ce nationalisme le plus rapidement possible. Nous ne pouvons pas l'éviter, nous en avons besoin: c'est une étape. *Or si nous ne pouvons sauter les étapes il est en notre pouvoir de les accélérer.*

Que les fédéralistes n'y voient pas un chantage de notre part. Nous ne leur disons pas: "Faites l'indépendance avec nous le plus rapidement possible sans quoi il vous en coûtera."

Non. Ces réflexions ne s'adressent qu'aux indépendantistes qui croient qu'on peut traîner la cause indéfiniment. Qu'ils ouvrent les yeux sur les dangers de l'attentisme.

Qu'ils prennent des risques s'ils le veulent mais qu'ils en connaissent les conséquences.

Quant à moi, si j'ai parlé de cet aspect de la question c'est que cela fait partie de mon programme politique.

Pour les raisons expliquées plus haut je m'engage donc à travailler de toutes mes forces pour faire l'indépendance le plus rapidement possible.

* * *

Maintenant nous passons à l'attaque. Nous avons fini de nous défendre.

Le R.I.N. est un parti politique et notre but est de conquérir le pouvoir pour faire l'indépendance.

Attaquons!

Le pouvoir en '66!

Pierre BOURGAULT

notre littérature de colonie

par laurent girouard

"Toute bête bicéphale est un phénomène de cirque, et elle a la durée de ce dernier. Les cultures tronquées de naissance ont ceci de commun avec les fractions de l'arithmétique, que vous aurez beau les multiplier, le total sera toujours proportionnellement inférieur à la valeur de chacune."

Gilles LECLERC,
(Journal dun Inquisiteur.)

IL N'Y A PAS ET IL N'Y AURA JAMAIS DE LITTERATURE CANADIENNE-FRANÇAISE. LES CRITIQUES EMASCULES POURRONT ETALER TOUS LES ARGUMENTS POUR NOUS PROUVER LE CONTRAIRE, NOUS N'Y CROIRONS PLUS. C'EST UN TROPE QUE DE PARLER D'ECRIVAIN CANADIEN-FRANÇAIS. LE CANADIEN FRANÇAIS N'EXISTE PLUS. "L'HOMME D'ICI" SERA TOUT AUTRE CHOSE QU'UN CANADIEN FRANÇAIS. CE MOT EST DEJA PASSE A L'HISTOIRE.

Il n'y a jamais eu de littérature canadienne-française pour la simple raison qu'il n'y a jamais eu de Canada français. Nous n'étions que des isolés sur un immense territoire occupé et exploité par les étrangers. Les quelques voix qui ont parlé sensément nous ont crié notre non-existence. Notre littérature s'appellera québécoise ou ne s'appellera pas. Ceux qui refusent de voir que notre libération nationale pose la condition sine qua non de l'existence de notre culture sont destinés à chercher les pourquoi de notre anémie littéraire dans les manuels d'histoire du Canada de Guy Laviolette. Les pays qui ont pu se payer

une littérature autochtone et encore plus les pays qui ont vu un jour ou l'autre leurs écrivains obtenir audience dans les publics mondiaux sont des pays essentiellement libres de leur agir collectif. Le "biculturalism" sous toutes ses formes n'a jamais produit que des bigoteries et des bâtardises littéraires.

Nous en sommes à la dernière "aliénation" si l'on continue à croire que la vie culturelle est possible pour un peuple minoritaire durant le processus de son assimilation linguistique. La culture n'est viable que pour un peuple libre. Si nous avons pactisé avec les Anglo-saxons depuis deux cents ans sans nous apercevoir que nous perdions peu à peu notre agir et que conséquemment nous devenions une colonie, notre conscience, tant individuelle que collective, s'obnubilait dans l'asservissement et la lâcheté qui nous perdront peut-être.

Notez que je ne dis pas que notre indépendance nous donnera infailliblement une littérature grandiose ou même mineure. Nous sommes peut-être déjà trop pourris de l'intérieur pour vivre décemment, même libres...

les traumatismes d'une naissance

L'homme isolé n'écrit pas. A moins qu'il n'ait quelques penchants à l'onanisme. Et encore là... il lui faut avoir vécu parmi les hommes. Historiquement l'écrivain est apparu lorsque le groupe s'est structuré. L'écrivain n'a jamais pu exprimer sa seule expérience individuelle, fermée sur soi. Consciemment ou non, et cela à cause de sa propre culture élaborée à partir de la vie collective et de ses contacts avec les schèmes du groupe, il traduit la mémoire et les aspirations de sa civilisation. Il écrit à partir, puis pour (ou contre) l'expérience multiple. Lucrèce n'aurait jamais écrit le *De Natura rerum* sans la tradition victorieuse de la république romaine. L'écrivain est un résultat qui devient postérieurement la cause d'autres faits culturels par le dépassement qu'il accomplit.

La formation de l'écrivain est donc triple. Il essaie d'être homme, il assume (ou refuse) une culture vitale et familière, et, puisqu'il a don de parole, il acquiert un langage essentiel au contexte culturel dont il provient.

L'homme n'a qu'un but vraiment important: il sera libre. L'état parasitaire n'a jamais réussi aux intelligences.

Pour nous, cela devient de plus en plus ridicule de parler de liberté. Nous n'avons aucune notion de la liberté. Nous ignorons ses postulats et ses conséquences. Tous ceux qui ont risqué quelques années pour connaître notre système d'éducation de l'intérieur pouffent de rire lorsqu'on leur parle de

l'acquisition de la liberté. Le mot même est devenu un vieil os dans la gueule de nos pédadogues: "Etre libre ne consiste pas à faire ce que l'on veut mais à vouloir ce que l'on fait." (1)

Tout petit québécois apprend que l'homme libre est un être dangereux, qu'il faut beaucoup de mortifications pour gagner le ciel, qu'il vaut mieux être un fidèle et pieux sujet de sa Majesté que de faire couler le sang.

Tout jeune québécois sait à quinze ans qu'il est coupable de vouloir s'affirmer, que l'autorité vient de Dieu, que le Québec fait partie de la grande famille canadienne.

Il ne faut pas s'étonner de voir un peuple nier le premier principe de vie. Ses élites acceptent l'esclavage (ils possèdent tous les moyens d'information pour faire partager leur attitude au peuple). Ses possesseurs lui font oublier son état de sujétion. Les individus en viennent tout naturellement à confondre liberté et bedaine pleine. Les "penseurs" sont d'ailleurs occupés par leur compte en banque et l'élégante rotondité de leur nombril.

Le futur écrivain à ce moment du passage de l'inconscience à la "vision des faits" se voit frustré de l'arcane fondamentale de son entité. Il devient esclave ou négateur. Stérile dans l'une ou l'autre attitude.

Il n'est déjà plus un homme lorsqu'il pourrait tenter de se définir dans une pensée collective. Il est conditionné par les atavismes d'esclave canadien-catholique. Il croit appartenir à une race élue, il sait que le salut de son âme prévaut sur tout, il vivra selon les ordres de ses chefs. Ou bien il perdra ses énergies à détruire tout ce qui l'entoure. (2)

Si l'on reprend le processus de lessivage de cervelles au moment où la conscience perce peu à peu, on se souvient que nous avons été sevrés rapidement. Nous avons appris que les grands penseurs, les écrivains les plus captivants, n'étaient pas canadiens-français. On nous a rassuré, en disant que c'était tout à fait normal, que nous étions un pays jeune, mais que par bonheur nous appartenions à la Grande Culture Française. On oubliait Faulkner et Henry Miller; les Américains sont des matérialistes.

Nous avons senti très tôt que la culture canadienne-française n'existait pas, à l'exception de Félix Leclerc. Nous ne nous demandions pas si jamais elle existerait. Nous lisions Camus et St-Exupéry et apprenions une langue seconde.

Puis un certain professeur excentrique et non censuré nous faisait lire Langevin, St-Denys-Garneau et Grandbois.

Il y avait donc d'autres écrivains canadiens-français que Phamphyle et Louyféchèt. Nous avons dévoré toute la production d'alors, c'était chose facile. Nous nous sommes retrouvés les mains vides, tachées d'un peu de poussière d'or. L'illusion était finie, il n'y avait décidément pas de littérature canadienne-française. Nous étions un peuple sans culture, Durham avait raison.

Écartelés entre une Grande Culture Européenne et la Gigantesque Civilisation Américaine, nous étions là, inutiles, griffonnant des phrases retentissantes et angéliques.

Puis nous nous aperçûmes que nous n'écrivions même pas en Français. Nous ne le parlions pas, ça nous le savions trop bien, mais nous pensions l'écrire... Nous avons reproché à nos maîtres leur impuissance à nous transmettre une langue. Ils nous dirent de lire Chateaubriand et Mauriac.

Pourtant, plus nous lisions les stylistes français plus nous perdions contact avec notre milieu social. Mon père était gêné par mes phrases... ma mère riait. Nos amis des usines nous écoutaient, hébétés, nous étions maintenant de pauvres caves. Nos articles pour les journaux devenaient hermétiques. Tout était rompu. Nous ne parlions plus le même langage que le peuple.

Fallait-il parler joual ou bien enseigner le Français dans l'espoir de...? Nous étions donc un peuple sans langue! Nous avons songé à parler l'Anglais comme tout le monde. L'anglais n'est-il pas vital pour tout Canadien?

Dépouillés, vociférant, anarchistes, nous nous sommes butés sur l'absurdité de la vie d'un Québécois dans le "Great Canada". Tout était à faire. Conquérir de force et assumer notre liberté individuelle, oublier le mauvais rêve de notre culture de petit bourgeois, inventer un langage compréhensible et valable. Il ne restait qu'une seule solution, écrire, écrire, écrire toute la vérité sur nous et notre pays. Mais il fallait trouver un public pour nos livres...

II — l'édition artisanale

Avant d'atteindre le lecteur l'écrivain québécois doit passer par le bordel.

Toute naïveté tombe au premier contact avec l'éditeur. Il faut premièrement retrancher 30% du texte... pour toutes sortes de raisons. De la morale à la linguistique. L'éditeur veut vendre avant tout... Il a une multitude de gens en place à épargner. De plus, le livre doit se lire facilement s'il veut atteindre un public quelconque. Nos éditeurs sont, paraît-il, à la recherche de la nouveauté, du scandale. Mais ils se rétractent rapidement après la lecture de vos élucubrations. Vous allez vous faire un tas d'ennemis... Et vous savez dans l'édition...

Je meugle spontanément avec tout éditeur québécois. Il faut être drôlement fort pour faire vivre une Maison d'édition. (Je ne parle pas de Fides et des fonds de l'Archevêché ni des usines pour manuels scolaires.)

Voici quelques chiffres moyens qui récusent tout commentaire:

Prix d'un roman en librairie:	$2.50
Libraire:	$1.00
Imprimeur:	$0.65
Editeur:	$0.45
(moins la publication et l'administration)	
Auteur:	$0.25
Distributeur:	$0.15

On a cherché l'aide de l'Etat. Mais le Conseil des Arts était fédéral. On n'avait pas songé que les Mexicains n'étaient pas intéressés à l'édition Chilienne.

Puis l'Etat provincial a institué l'Assurance-édition, (un genre de censure sur haute échelle) dont le budget est en fonction du budget d'une province, i.e. paroissial. Le Ministère de la Culture n'est d'ailleurs pas séduit par... à moins que les Dominicains n'éditent un traité de théologie.

Nos éditeurs sont donc condamnés à faire de l'artisanat (Gaston Miron possède tous les documents sur le sujet) comme tous les éditeurs d'un peuple colonisé. Puisque toute littérature de ce calibre est folklorique, il est évident qu'elle sera maintenue dans un réseau commercial aberrant, ne pouvant toucher qu'une minorité de la population. Nos institutions scolaires seront les dernières à promouvoir nos littérateurs. On parle d'eux avec un sourire méprisant. Leurs oeuvres sont des bibelots pour libraire masochiste.

III — des potiches et des livres

L'écrivain d'ici doit perdre au plus tôt ses désirs de gloire littéraire. Avant d'aller remettre le résultat de ses nuits de veille à un éditeur bénévole, il sait que 500 à 1000 lecteurs le liront si tout va très bien. 2000 ou 3000 exemplaires le consacreraient à la postérité. Avant toute lecture on sait que son livre est une oeuvre ratée.

C'est le moment de placer tous nos lieux communs stimulants pour un jeune écrivain. Un-premier-roman-est-toujours-un-échec. Nos-écrivains-sont-trop-pessimistes. Je-n'ai-pas-de-temps-à-perdre-j'ai tellement-de-livres-importants-à-lire. Etc. etc. etc.

L'écrivain canadien-français crée pour se voir éternellement étalé sur les rayons du libraire. Un genre de potier, quoi! Les commerçants du livre vous diront à peu près ceci: "La littérature canadienne? Mon plus gros vendeur? Le R.P. Marcel-Marie Desmarais, vous savez qu'il a tiré à 2,500,000. Puis, Félix Leclerc, 125,000, *Bonheur d'occasion, Menaud, Maître-draveur, Le Chrétien et les élections,* 35,000 chacun. Il ne faut pas oublier le Frère Untel."

Et pourquoi n'écrirais-je pas une Vie de Ste-Thérèse de Lisieux?

Je laisse aux savantasses sociologues, occupés à découvrir les lois de l'évolu-

tion religieuse chez les Beaucerons, le soin de déceler pourquoi Gilles Leclerc, Jacques Ferron, Jacques Languirand, Jacques Godbout n'ont jamais atteint le tirage qu'ils auraient dix fois dépassé dans un pays normal. Je comprends fort bien qu'il faudrait peut-être en venir à démontrer qu'il n'y a aucune vie culturelle propre au Canada français. Je sais très bien par ailleurs que l'écrivain ne médite pas sur les caleçons rouges de Monseigneur un tel ou sur les élancements de Mère Provinciale lorsqu'il écrit un livre qui ne le fera pas vomir.

S'il écrivait pour les Communautés et leurs annexes ou encore pour les Collèges classiques un bon petit roman, bien baveux de moralités et de conseils pratiques sur les fréquentations hâtives, un tendre roman sans révolte, sans insinuation, bien objectif, alors là je lui décerne la palme.

L'écrivain canadien-français modèle demeure donc M. l'abbé Pierre-Eucher Théoret... Sur une page du *Devoir* de 1961, dans un encadrement de six pouces par douze:

"Les Canadiens lisent-ils?
M. l'abbé Théoret répond: oui.
La preuve
Sur un tirage de 5000 exemplaires
de cette biographie qui vient de paraître
monsieur Lussier
un homme prêtre
Plus de 3000 sont déjà vendus"

Suivent la description du chef-d'oeuvre, un résumé, un bulletin de commandes. Voilà du sens pratique!

L'histoire de nos écrivains nous montre que les quelques créateurs sortis par effraction de notre milieu n'ont jamais été lus par ceux qui pensent-participer-à-la-vie-culturelle. Mais la jeunesse commence à émerger de l'analphabétisme. Elle comprend rapidement. Elle parle avec des bombes... L'ère des grammairiens achève. Il n'est plus question de palabrer sur la littérature d'une minorité ethnique. Il faut penser à créer les conditions d'une littérature libre.

Pourquoi les Brésiliens ont-ils pu ébaucher une littérature qui trouve ses résonnances chez les Brésiliens eux-mêmes? Pourquoi Hemingway et Steinbeck sont-ils lus aux USA? Parce que le Brésil, les USA existent. Lorsque leurs écrivains parlent de leur pays, des hommes qui y vivent, dans une langue pratiquée par tous, les lecteurs retrouvent un univers familier, vital. Nous, nous ne sommes pas.

Il n'y a pas de marché du livre parce que le Québec est une colonie culturelle. Je propose de bannir durant un an tous les livres étrangers et aliénants. Comme expérience hygiénique. Nous nous apercevrions peut-être que notre peuple disparaît de l'histoire. Et qu'il n'est pas encore temps de se préoccuper de fraternité internationale. Lorsque le québécois lit Camus ou Kafka, il oublie le Québec, s'il ne les considère pas comme des écrivains étrangers. Ils lui seront vraiment nécessaires lorsqu'il aura droit de parole dans le public mondial.

IV — la curée

Je commencerai par une citation que tout jeune écrivain québécois devrait mémoriser:

"CONSEILS D'UN EDITEUR A UN FUTUR ECRIVAIN

1) N'écris pas si tu es de la race des écorchés vifs, si les critiques te font mal. Tu souffrirais trop.
2) Si tu as des idées qui te sont chères, place-les de préférence dans la bouche d'un de tes personnages. Tu les crois peut-être plus originales qu'elles ne le sont. D'ailleurs méfie-toi de ce qu'on appelle "la littérature engagée." Rien ne vieillit plus vite qu'une idée et l'avant-garde, en quelques années, glisse du poncif dans le démodé.
3) N'hésite pas à soumettre ton manuscrit à un éditeur. S'il le rejette demande-lui pourquoi. Ses raisons ne te plairont peut-être pas, mais elles sont bonnes à connaître. S'il t'encourage, aie confiance. Il ne perdrait pas son temps avec toi s'il n'espérait pas qu'un jour tu lui remettras ce dont il rêve, un manuscrit publiable."

(Pierre Tisseyre, *La vie Etudiante*. novembre, 1957).

Supposons, un instant, que vous avez oublié Le Cercle du Livre de France, que le miracle s'est produit, que votre livre est publié. Lancement, filouterie, soulographie... vous attendez les réactions. Vous avez publié pour ça, non?

Si votre littérature étonne, déroute, agace les critiques, si "le fond et la forme" de votre livre n'entrent pas dans les principes de leur esthétique, si vous n'avez aucun ami dans la Gamique, vous êtes cuit. On ne parlera jamais de votre insignifiant bouquin. Croyez-vous que Marcotte ou Hamelin vont perdre et leurs énergies et leur réputation? Sur ce sujet, demandez à Gilles Leclerc de vous décrire les causes et les effets de la conspiration du silence.

Si vous le voulez bien, continuons un moment à vivre dans un monde illusoire et admettons une dernière hypothèse: la critique parle de votre livre...

La moitié de leur papier traitera premièrement de votre habileté ou de votre incapacité à utiliser le code grammatical. Grevisse est sur la table de travail de tout critique, et il doit s'en servir. Une fois prouvée votre nullité stylistique, linguistigue et sémantique, il restera deux paragrapes pour démolir votre "pensée".

Si nos critiques ne s'attachent pas à la grammaire, ils résument l'intrigue du livre. Ils font des comptes-rendus de lecture.

On ne devrait tout de même pas parler de l'incompétence de nos critiques. Ce ne sont que des gens mal orientés. Ils admirent Pierre-Henri Simon. Comme

lui ils risquent de temps en temps un petit roman, une tendre nouvelle. Jean Hamelin y va de sa touchante nouvellette à chaque supplément littéraire du *Devoir*. Avez-vous lu *Lorenzo, Le Poids de Dieu?*

Nos critiques sont des dilettantes, les publications de Seghers les passionnent, tandis que des romans essentiels se publient ici, sous leur nez. Ils considèrent la littérature comme un monde hors les hommes. N'ayant, eux aussi, aucune attache avec leur milieu sociologique, le livre québécois n'est qu'un événement périphérique. Ils ont le jugement universel.

Il sera facile de me taxer de xénophobie, de nationaleux, après toutes ces outrances... Je donne rendez-vous à "tous les gens évolués", "ceux qui ont franchi les frontières de leur patelin", dans trente ans d'ici lorsque leurs enfants parleront anglais et auront oublié le cauchemar de leur culture française dans une Amérique Anglo-saxonne. A moins que...

Pour les écrivains du Québec, les chances de survie sont problématiques. Ils sentent, ils savent que leurs livres ne représentent qu'un accident individuel. Notre colonialisme les condamne à radoter sur des problèmes intestinaux. La vie culturelle d'ici ne sera possible que lorsqu'une littérature se dégagera d'une collectivité libre.

---

(1) Vinette, Roland, (D. Péd.) Pédagogie générale, Montréal, 1948, page 340.

(2) Un article sera bientôt présenté par le même auteur, qui traitera de l'impossibilité pour un Canadien français de produire des oeuvres littéraires "universelles".

Laurent GIROUARD

nouvelles

andré major

I

modern style

Mademoiselle Valentine, gros-cul-belle-âme, prétendait que nous étions des voyous parce que, le soir venu, nous allions faire le mal devant son commerce. La vérité, c'est que nous prenions plaisir à écrire des obscénités sur la vitrine de son commerce. Un commerce de caleçons, pas moins.

Ticu, le cadet de la bande, trouvait que c'était bien fait pour elle quand elle découvrait nos grossièretés écrites en grosses lettres avec la craie volée au professeur de religion.

Nous la savions dévote et la croyions vierge, la Valentine. A quarante ans, avec le cul qu'elle avait — une baleine, ma foi! —, elle ne devait jamais avoir touché de chair étrangère. La mésaventure dont Ticu fut victime nous ouvrit les yeux sur la vérité de cette demoiselle, vérité que nous n'aurions jamais soupçonnée si notre copain n'avait passé un si mauvais moment avec elle.

Imaginez Valentine, la vieille fille, grosse comme un bonheur céleste, les cuisses comme de monstrueux boudins, et la poitrine comme des fesses de boeuf, vous soufflant dans le nez sa piété et sa misère de coeur. Tout la rendait ridicule. Le seul fait d'entendre son nom... Et puis vendre des caleçons à notre époque, quelle prétention! De telles incongruités nous font douter des adultes. Bref, mademoiselle Valentine ce matin-là était fort fâchée d'avoir encore une fois trouvé nos mots à la craie. Fait étonnant, pas d'obscénités cette fois. "Du français s'il vous plaît", était-il écrit. Valentine n'en finissait pas de s'interroger, puis lumière! elle comprit: c'était à cause de son affiche, rédigée en anglais, "Modern style"... Mais il faut bien vivre, pleurnichait-elle, qu'importe si c'est en anglais! Nous, nous pensions qu'elle pouvait bien se nourrir de caleçons si ça lui chantait, mais au moins qu'elle l'annonce dans la langue du commun. Nous étions des gamins, mais personne ne nous aurait fait croire qu'une affiche en anglais crée un plus grand besoin de caleçons. Surtout que dans le quartier tout le monde parle français. Ce qui veut dire que la consommation de caleçons dépend de nous, les french pea soup.

Ticu, parce que son père se disait patriote, passait pour le plus grand mal-

faiteur de la bande. A-t-on idée d'écrire des choses que monsieur le curé, sauf votre respect, dit vieilles de deux siècles? Il parle latin, lui, le curé. Il peut bien se passer du français. Sans compter qu'il vit pour le Seigneur, pas comme nous autres qui vivons pour rien, pour personne. Enfin, ça c'est une autre affaire.

Contrairement à son habitude, ce matin-là Valentine n'a pas couru au presbytère se plaindre de Ticu qu'elle soupçonnait plus que tout autre. Mais quand notre copain a passé devant "Modern style", oh lala, elle te l'a attrapé, te l'a rentré dans la boutique — même pas le temps de faire savoir aux amis qu'on allait le passer à tabac.

Une fois là-dedans, parmi les caleçons de toutes sortes, on ne rit plus. Il faut payer ses amusettes, et comment! La Valentine, qu'on croyait vierge comme un caillou, nous a déculotté notre Ticu, et ce n'était pas pour la fessée. Elle nous l'a retourné violé, mouillé, le coeur à l'envers. Rien ne servait de pleurer, fallait venger l'honneur outragé de Ticu. Nous l'imaginions disparaissant sous la graisse de la demoiselle, tout rétréci, pleurant et bafouillant son acte de contrition. Et elle, haletante, le sourire fendu jusqu'aux oreilles, répétant, vicieuse:

— Modern style... Modern style...

La Providence protégea bien sa cliente: pas une âme ne vint tout le temps que dura la sinistre opération.

Jeunesse oblige: la vieille fille devait être punie. Ticu, soucieux de redorer son blason quelque peu terni par cet incident, prit la tête de notre troupe. Rendus chez Valentine, indécis quant à la punition, nous hésitâmes. Il fallait que la vengeance fût exemplaire.

Alors nous envahîmes le magasin. La Valentine, en moins de trois secondes, était cernée. Ticu, l'oeil méchant, s'approcha de la virago et grâce à notre fraternelle intervention la soulagea de ses vêtements. Le spectacle était réconfortant, mais arriva le curé qui nous insulta comme un garçon mal élevé. Le monde à l'envers: les voyous qui font la justice et les curés qui salissent le nom de Dieu. Nous avons débarrassé le plancher, laissant le curé seul avec une Valentine toute en chair et en sueur.

Une demi-heure après, nous vîmes sortir le curé sans soutane, suivi de Valentine qui avait bien voulu se couvrir de la robe de son protecteur.

Ticu, lui, avait l'air triste: toute la journée, en classe, le Frère Eusèbe le dévorait des yeux, et il fallait qu'il fût croqué par la dévote aux caleçons.

La sécurité sociale, il n'y croit plus. Pour lui, c'est une blague comme tout le reste...

II

hiverner ?

Au début de chaque saison, c'est toujours à recommencer. La même histoire: changer ses habitudes, changer de lieu, de gens et de rêves... J'avais quand même passé au travers de deux saisons sans rien changer. Mais voilà, avec l'hiver qui venait, ça ne pouvait plus durer.

J'avais même conquis une certaine paix (paix de l'âme?), chose rare à laquelle je m'habituais mal. Cette paix, il fallait bien m'en défaire un jour ou l'autre. Aussi bien le faire tout de suite, me disais-je, l'automne commençant à disparaître sous le froid rude de décembre.

C'était un soir de semaine, un mardi, non, un jeudi plutôt, ah! je ne sais plus... En tout cas, un soir très lourd, très noir, avec un grand silence, comme ceux qui précèdent l'hiver. Un soir chagrin, un grand... Ma décision était prise: tout abandonner et partir vers l'est de la ville, seul, pour y passer l'hiver. Il y avait de bonnes raisons à cela. D'abord, il y avait assez longtemps que je répétais les mêmes choses, assez longtemps que je voyais les mêmes gens, assez longtemps que je fréquentais les mêmes lieux. Ça fait vieillir de ne pas se déplacer, de s'incruster dans une forme de vie. Me semblait que je pourrissais sur place; que mes sentiments devenaient de plus en plus mauvais, et mes idées, et le goût de la vie.

Alors, ce soir-là, décision prise, fallait que j'explique à Mitou. Mitou était mon ange, un bel ange je dois dire, et bien vivant, qui me recevait dans son paradis. Déjà plus de trois mois qu'elle me comblait de son affection et partageait avec moi les fruits de sa table. Ma visite chez elle était devenue une habitude agréable à laquelle je ne me dérobais jamais. Pensez, un appartement coquet, tranquille, chaud, avec dedans une fille simple et gentille, bien affectueuse, et tout ce qu'il faut pour vous encourager à vivre.

Ce soir-là elle m'attendait pour souper. Dès que j'entrai, l'odeur des choux de Bruxelles et des saucisses ramollit un peu mon esprit de décision. Faire mes adieux exigeait une attitude toute spéciale, faite surtout d'une sorte de fatalisme, de renoncement au bonheur. Que veux-tu, c'est comme ça, il le faut... Pas facile ce jeu. Surtout qu'elle ne se plaindrait pas devant moi, elle attendrait que je parte pour laisser paraître son malheur. Lui faire de la peine, c'était ça qui me tracassait. Après ces trois mois de bonne entente et d'un peu d'amour. Nous nous étions adonnés au plaisir avec une franchise si grande qu'il

n'y avait jamais eu de mensonge et de discorde entre nous. Une sorte d'amitié divine...

Seulement, tout beau que ça soit, je voulais qu'on en finisse. J'ai toujours été ainsi, fidèle à mes instincts, préoccupé avant tout de n'être pas dupe de ce qu'on appelle l'expérience et d'en sortir avant qu'elle ne prenne le dessus. C'est un de mes principes: ne jamais s'attacher aux choses et aux êtres. Une grande méfiance, qui me vient de l'enfance, m'empêche d'arrêter ma marche. Je veux aller là où, pour un temps, je me sens à l'aise. Il faut que je sois libre de partir, d'aller n'importe où, n'importe quand, de faire tout ce que je veux. Sinon j'étouffe, je me mets à tout bouleverser autour de moi. Le mieux, c'est que j'en fasse à ma tête, toujours.

Mais depuis le printemps j'étais en train de m'encroûter. A cause de Mitou dont la douceur me rendait faible. Et puis je me suis révolté de ma mollesse toute nouvelle. On est en train de t'avoir par la cuisse et le steak, me suis-je dit. Il faut changer ça, et le plus tôt possible.

Ma journée, alors, se divisait en trois grandes parties: l'avant-midi, promenade; l'après-midi, lecture dans le parc; la soirée et la nuit consacrées à Mitou et à notre plaisir. Le plaisir, c'était sa spécialité. Mais d'abord il fallait bien manger, bien boire, tâches agréables qui préparaient merveilleusement à la fête que nous nous donnions par la suite. Ensuite, musique de jazz, plaisanteries, souvenirs, tout ça venant comme naturellement, comme nécessairement. Et puis, quand le soir venait tailler ses ombres dans la chambre, je risquais une caresse ou deux, qui la rendaient toute vibrante, comme un sensible instrument de musique. Aux caresses succédaient de grands mouvements du corps. J'avais l'impression de participer à un ballet très rigoureux, très précis — géométrique —, mais toujours nouveau, tant nous savions varier et multiplier le plaisir que nous en voulions tirer. Une fois le grand émoi épuisé, elle s'étendait, apaisée, chaude, comme une grande tache sur le lit, et elle souriait, un sourire mémorable, celui qui vous vient dans le bonheur du corps. Alors j'allais chercher quelques bières que je rangeais tout près du lit. Ma soif était toujours insatiable.

Quand je me couchais, Mitou dormait profondément. Ça se comprend, sa fatigue, après une journée de travail. Tandis que moi, libre comme une bête, je n'avais même pas droit au sommeil. Je m'endormais vers les deux heures, après avoir lu, assis dans un coin de la chambre, éclairé par la veilleuse.

Je me promettais bien d'écrire ce roman qui me travaillait la cervelle depuis longtemps, mais il fallait d'abord que je quitte ce quartier, ces gens, cet

appartement, Mitou... Que je m'exile dans un coin où personne ne me connaîtrait. Etre absolument seul, c'était la condition.

Ce soir-là je devais rompre avec Mitou. Mais l'odeur des choux, une gaieté nouvelle dans ses yeux, la chaleur de l'appartement et l'appétit jouant contre moi, rien ne se passa, comme si je n'avais pas décidé de lui faire mes adieux. La force des habitudes, une force d'inertie, un poids très vivant mais dans le mauvais sens, le sens de la stabilité.

Et Mitou était si exubérante, si joyeuse, que c'eût été proprement immoral de gâcher cette soirée. Vers neuf heures, elle était toute fièvre, toute ardeur, se pâmait sous ma main. Je n'ai pas résisté à la tentation. Une dernière fois... Il est permis, je crois, de trahir ses résolutions quand on s'en trouve mieux sur le moment. Enfin, je n'ai pas d'excuse, sinon celle de la chair, mais la chair est si adorable, si digne d'attention et de culte qu'il ne faut pas toujours la sacrifier aux mornes intérêts de la vie de l'esprit. Qu'on me le pardonne, les plus grandes joies me sont venues des plaisirs du corps. Je suis du genre passionné pour la matière vivante. Les délectations de l'âme, très peu pour moi, je sais que l'âme nous vient dans le plaisir, plutôt après qu'avant. Une fois le désir comblé, une sorte de légèreté vous envahit. Cette légèreté, c'est peut-être ça l'âme heureuse. Moi, je le crois. Quand on écrit, même chose: on a un projet, un besoin d'écrire, on est aveuglé par lui, on écrit, on crée, puis c'est la légèreté. L'âme est heureuse. Comme après le plaisir. Il ne faut pas chercher plus loin, on dit des sottises.

Ce soir-là, donc, j'avais l'âme heureuse. Mitou reposait, nimbée de cette paix qui succède au plaisir, et son sourire était plus innocent que jamais. Si elle avait deviné quel complot je tramais là, à ses côtés... J'ai ramassé mes affaires, en ai fait un paquet, et j'ai écrit une longue lettre... Lettre d'adieux, bien sûr. Avec la plume je pouvais tout expliquer, j'étais tout en nuances et en couleurs. Avec la parole je suis plutôt médiocre. Enfin...

Une fois dehors, j'ai su combien douce était la nuit avec Mitou. Une nuit épaisse et froide m'étouffa. J'avais l'impression de marcher dans une sorte de gelée sombre.

Trouver un café où passer le reste de la nuit, le coeur encore chaud de la lettre que je lui laissais en consolation... Au matin, il me faudrait dénicher un petit trou pas trop cher où hiverner. Hiverner?

Le monde est froid. Il faut se cacher tant que dure le froid.

André MAJOR

poèmes

paul chamberland

chambres

parfois l'esprit c'est un grincement ce que vous appelez vous la conscience l'âme la vie intérieure parfois c'est un mal de dents vous grincez des dents

et puis l'accalmie des champs des champs à perte de souffle où des pianos jouent du Chopin

sous les paupières défilent des danseuses

et puis des feux rouges ça recommence vous grincez des dents vous n'êtes plus qu'un grincement

la vie intérieure la vie chez soi allez-y-voir il y a toujours quelque chose de déplacé un meuble s'absente les murs louchent les heures dissonnantes se disputent votre coeur incertain

et la fenêtre est un malaise qui vous boit le jour la vitre et le châssis vous entrent cru dans les veines le sang ne fait plus qu'un seul vertige lancinant

non surtout pas ne vous retournez pas ne cherchez pas à voir ce que la chambre est devenue pendant que vous aviez le dos tourné ce qu'elle machine dans votre dos

non sautez par la fenêtre ne perdez pas un instant sautez

dans un autobus

qui vous allonge et vous répand sur des milles et des milles de petites terreurs mouvantes inoffensives semblables à ce bouge qui luit faiblement par-delà les terrains vagues du sommeil qui vous gagne peu à peu

et vous détruit imperceptiblement

5 novembre 1963

durées

Amérique 1963 octobre 18 il n'est point d'étoiles fixes je file à toute allure à travers l'artère humanité
à distance crient les nébuleuses nous en sentons la brûlure dans l'os et les villes crépitent sur place Montréal Amsterdam Tokyo
la terre rue dans les brancards du temps

autrefois nous avons joué la dame et la licorne nous passions l'instant bref du miroir et le matin se levait dans nos bras nous le buvions dans un bol de lait sur la table d'une seule saison
j'aurais aimé tracer sur les murs des lettres comme joues d'enfants ou neige traversant le crissement des roues
dans la rue ouvrir le coeur laiteux de l'aurore
faire éclater les signes dans les veines des hommes
et rugir les soleils hydrauliques sur la grisaille des banlieues

autrefois nous avons joué la Vérité vieille loque dérivant aux hasards sidéraux

la rotative des pas sur le vélin des rues good bye Maiakovsky au carrefour des cent mille étoiles Titov grille une cigarette entre la Grande Ourse et Aldébaran
autrefois la musique les songes les jardins autrefois le pas d'un homme dans une rue déserte
autrefois les choses réservées

retenir dans le tympan du jour la balle perdue de nos vies
dresser nos poignets sanglants dans la palpitation de l'aurore
protester de vivre par le charroiement des fleuves et la brassée des forges

faire claquer le monde à l'empan de nos poitrines

18-23 octobre — 5 novembre 1963

chemins

1

au bout de la grande allée le coeur se met à sonner sourd des oiseaux vous tranchent la nuque le ciel s'abat sur le pavé les pas crèvent sur place et le soleil derrière des barreaux vous rejoint et grimace à vos membres

l'horrible journée ne dites pas l'horrible journée la grande allée c'est le matin qui claque sous l'essieu d'un camion et c'est la rue qui monte en vous et ronge vos jardins

2

le miroir a craqué dans mes doigts le regard fracturé s'émiette dissonnance striant le train de l'aube et plus rien

n'est premier plus rien n'est source le fleuve n'invente plus la mer ni l'artère le geste la chose ment le silence est un masque et la parole un couac

dissonnance des rues dans le cerveau des pas qui osera le chant pur du hautbois qui nous fera le coup de la sérénité au travers du visage sectionné de l'homme quel chantre de bazar ira alléluier sur l'homme débité du feu rouge à l'usine

vie quotidienne

en attendant des heures font tache sur de longues étendues que vous pouvez bien émietter en mille petites plages de gestes provisoires ou insignifiants ou utiles

manger boire dormir gagner sa vie griller une cigarette laver la vaisselle des gestes pour tuer le temps pour émietter le temps en mille petites plages à catapulter pêle-mêle dans le kaleidoscope des lôngues étendues

des heures
des heures
des semaines
des années
des heures *en attendant*

oh quand est-ce que le beau visage bouleversé de l'amante brûlera dans l'étendue d'un seul geste

les mystères à portée de la main vous a-t-on dit lors d'une jeunesse studieuse étonnée les mystères qui vous semblaient portatifs à force de vous redire le-trésor-caché-des-gestes-quotidiens

trésor caché vous étiez montreur de marionnettes professeur des journées bien remplies

en attendant passer des heures ou bien la vie dans l'antichambre (d'une minute à l'autre il vous recevra) et allez hop des heures et des heures non décachetées que vous jeter par-dessus votre épaule distraitement parce qu'il n'est pas encore temps parce que vous avez du temps devant vous

AVANT QUE CELA N'ARRIVE

quoi

les beaux visages s'usent en-dehors du regard occupé ailleurs nulle part en-dehors du regard qui les allumerait comme les lampadaires d'une prévoyance abolie

les beaux visages inhabités s'éteignent à leur insu et peu à peu se voilent se rident s'effacent dans un passé qui s'allonge derrière vous où vous n'avez point trace où vous n'aurez jamais saisi les beaux visages beaux fruits belles étoiles toujours intacts toujours offerts mais à jamais réservés dans l'étendue des heures des semaines des années révolues

quelque part
une petite fille
dans l'éclat de sa robe
et du vent
une voiture la renverse
une petite fille
dans l'éclat de sa robe
et du vent
quelque part autrefois

jamais personne n'aura su
quelle part de clarté
elle infusait au jour

en attendant des dactylos assomment des secondes sur les pages blanches de votre ennui et vous aurez beau multiplier les chemins les ponts à travers l'étendue vous en serez toujours au même point multipliant les gestes utiles inutiles provisoires prévoyants

chemins vers où
toutes ces heures pour passer le temps
et ce qui passe aura passé
derrière vous composera le royaume promis le beau visage scellé vers qui vous alliez vous ouvrir l'empan d'un seul acte désormais émietté dans l'étendue derrière vous hors de tout ce que vous avez été

22 octobre — 5 novembre 1963

Paul CHAMBERLAND

document

les révoltés du québec

jacques berque

N.D.L.R. FRANCE-OBSERVATEUR, un des principaux journaux de gauche français, publiait récemment le texte ci-dessous. Son auteur, M. Jacques Berque, est à la fois professeur au collège de France et membre du P.S.U. Il est un des plus grands spécialistes contemporains du monde arabe. Auteur de plusieurs ouvrages importants (Le Maghreb entre deux guerres — Les Arabes d'hier à demain — Structures sociales du Haut-Atlas), M. Berque a acquis sur la place, en tant que fonctionnaire une vaste expérience du monde arabe, avant de devenir professeur. L'an dernier, il passait quelques mois au Québec, à titre de professeur invité au département d'Anthropologie de la Faculté des Sciences Sociales, à l'Université de Montréal. Son article, très positif, pourra éveiller enfin la sympathie de la gauche française à l'égard du Québec. Il nous semble important de faire connaître à nos lecteurs ce document important.

Le refus de prendre parti est la pire des idées fausses. Pourquoi faut-il que cette famille de l'opinion française qui, depuis une génération et plus, a vécu et parfois même **agi** les problèmes du monde, ceux de la décolonisation en particulier, hésite à se poser celui du Québec? Notre ignorance sur ce point est extrême et fort explicable. Le curieux, c'est plutôt que l'imagination se taise en l'occurrence. L'Inde ou le Mexique parle plus fort que le Canada à beaucoup d'entre nous. Les raisons d'un tel délaissement sont complexes, mais j'en vois une principale. Nous avons fait régner, sur un lieu et un moment de notre histoire et sur ce qui en est sorti, l'oubli qu'il fallait pour éluder colères et nostalgies. A cet oubli thérapeutique conspirait l'attitude de l'Autre qui, parlant le même langage que nous, ne disait plus, depuis longtemps, les mêmes choses. Ou même ne disait plus rien. Il se taisait. L'Eglise, qui l'avait sans doute sauvé dans son ethnie, le reléguait dans une solitude bucolique. Elle a opposé, deux siècles durant, à une France historisante et révolutionnaire, une gigantesque paroisse, plus fertile en familles nombreuses qu'en idéologie. Ses transactions avec le pouvoir colonial ressemblaient à celles qu'ailleurs a consenties l'Islam des "marabouts". Mais cet Islam s'est effondré depuis, on le sait, sur toutes les terres arabes, pour faire place à des forces de renouvellement: réformisme religieux ou révolution laïque.

Or, si la première de ces procédures semble faire défaut sur les rives du Saint-Laurent, la seconde s'annonce avec furie. Tout change, depuis la seconde guerre mondiale, dans ce pays qui s'interroge.

pas d'attendrissement!

Les comprendre est difficile et, peut-être, plus difficile pour nous que pour d'autres. Bien des gênes, des équivoques entravent en l'espèce l'analyse et même l'intuition. Voilà des hommes qui sont nous et ne sont pas nous. Le continent profond et sauvage qui façonna leurs premières générations de bûcherons et de laboureurs les a recréés irréversiblement. Ils portent la forêt dans leur âme comme la feuille d'érable sur leurs armoiries. Ce modelé nerveux du corps et du visage, cette gestuelle de l'émotion, ces attitudes d'existence qui nous les apparentent d'encore plus près que Genevois ou Wallons, traduisent une identité de peuple autre que la nôtre. Ces gens sont eux-mêmes et cherchent à le proclamer.

La pire erreur à leur propos serait d'adopter l'attendrissement suspect du métropolitain envers l'enfant perdu ou la tribu perdue, l'homme des marches lointaines ou le frère déchu. Une telle interprétation, entachée d'égocentrisme, ne pécherait pas seulement par la superbe. Ce serait, plus dangereusement, un essai de faire découler du passé la situation présente. Or qui porte ce peuple, encore que fidèle à ses souvenirs, et se souvenant de ses fidélités, ce n'est pas ce dont il vient. C'est ce où il va. Il en est de lui sur ce point comme de nous tous. Or que voit-il, qu'éprouve-t-il dans cette saisie prospective de lui-même? Non certes une vaine exigence de fondamentalisme, mais l'élan positif pour affirmer, sur son propre continent et dans le monde, une liberté qui soit enfin à lui.

Certes l'impérialisme n'a pas exercé ici les mêmes rigueurs, ou ne l'a pas fait de façon aussi grossière que sur d'autres territoires. Il y a bien eu des brutalités, jadis, des évictions, des répressions comme lors du mouvement du patriote Papineau. Mais la méthode forte des premiers temps a fait place depuis longtemps à des formes plus insidieuses: alibi confédéral, piège du prétendu bilinguisme, pression de l'économie et de la technique, envahissement financier, menace démographique.

L'homme de Québec se sent de plus en plus durement la dupe d'un statut qui draine vers la caisse centrale le plus gros de sa contribution, règle l'énorme courant de l'immigration dans le sens d'une progressive submersion de la latinité, impose à l'ouvrier de servir un patron qui ne parle pas sa langue et subordonne tout progrès à la pire des expatriations: celle qu'on subit dans le secret de soi-même. Ces pressions, comme en toute situation analogue, appellent le ressentiment.

Ce n'est pas un hasard que lors d'événements qui sont dans toutes les mémoires, des gens qu'on se plaît à nous dire chauvins et conformistes, aient pris le parti des Algériens. Loin d'épouser la cause des colons, dont on les rapproche quelquefois, par le plus perfide des contresens, ils ont soutenu celle du F.L.N. Ce n'est pas colons, en effet, qu'ils se voient, mais indigènes, ou, si l'on veut, "indiens". Sur leur ethnie, ils privilégiaient leur situation coloniale. Ces oubliés, ces mis-à-part de l'histoire occidentale débouchaient ainsi sur un engagement planétaire.

plus latins que nature

Contre les forces d'uniformité qui de l'Alaska à la Patagonie, remodèlent tout, depuis le cadre d'habitat jusqu'aux manières de sentir, ces Latins du Nord manifestent la même vitalité coléreuse que les Américains noirs ou ibériques. Cette vitalité se fonde sur le ressentiment et accentue les écarts typologiques. Les descendants de Français de l'Ouest ont même outré, dirait-on, ce qui, dans leurs conduites ou leur figure, les distingue du prépondérant. Ils se sont faits plus latins que nature. Le classicisme brun de tels visages de femme, la mobilité expressive de celui des

hommes, cette chaleur de propos, ce frémissement du geste, paraissent traduire d'obscurs accords entre l'évolution du personnage physique et l'opiniâtreté d'une société à se reconnaître.

On assiste ici à la même insurrection qui, dans un monde de plus en plus uniforme, exalte les idées, les classes, les nationalités jusque-là méconnues ou réprimées. Alternance frappante de notre époque! Une dialectique du spécifique et du général agit avec d'autant plus de violence que la propagation de la cité industrielle répand plus largement ses outillages mentaux et matériels, ses modèles et son inspiration. Partout l'élan compensatoire de la personne et du groupe cherche à équilibrer dans l'homme et tout autour de lui cette pression irrésistible. L'impérialisme et le flot d'objets et de rapports qui le véhiculait se retournent en émancipation de peuples et d'attitudes. De même, et selon des conditions plus subtiles, voulues par la nature des choses et des hommes au Canada, la poussée de l'américanisme, à laquelle l'ancien colon anglais semble parer avec armes et bagages, submerge, mais en même temps soulève une collectivité de cinq à six millions d'hommes, jusque-là maintenus dans la longue enfance de la sujétion.

Ce soulèvement ne procède pas d'archaïques fidélités, non plus que de chimériques retour mais d'un mouvement général, à quoi il est peu probable que les moyens qu'on oppose: amendements constitutionnels, argument du bien-être, intimidation ou corruption, puissent durablement faire obstacle. Certes, ces étranges colonisés, apparemment maîtres dans leur province, adossés à une grande culture internationale, dotés d'un enviable niveau de vie et menacés d'un bonheur à l'américaine, diffèrent par bien des côtés de ceux qui, ailleurs dans le monde, et, par exemple, en Amérique latine, assument la révolte des maigres, des bronzés, des humiliés. L'aliénation est au Canada plus doucereuse. Elle provoque des ressentiments plus complexes. Le Québec, qui livre à l'historien le cas spécial d'une colonisation sur **great whites**, n'en offre pas moins, sous des formes plus délicates, cela même que la décolonisation révèle partout ailleurs.

Voilà où les nuances secrètes — mais parfaitement senties par les intéressés — qui opposent ces francophones à leurs cousins d'Europe, prennent une valeur d'indice. Le sociologue, accoutumé à reconnaître ce que l'impérialisme français ou anglais a pu produire de dérèglement dans la psychologie collective des coloniaux, s'effare d'en découvrir de pareils chez ses congénères. La dialectalisation de la langue, devenue dans les couches incultes ce patois qu'on nomme le **joual**, n'est que le signe le plus apparent de la dérive sociale. Bien qu'il faille se garder d'explications univoques, on peut attribuer à une dépendance de deux siècles ces traits sur lesquels la nouvelle littérature canadienne commence à porter témoignage: une introversion secouée de violences, la propension au symbole allant jusqu'à la désertion du réel, un masochisme assez cruel parfois pour conduire au suicide.

Ici comme partout, les intellectuels prennent conscience les premiers des ravages de la dépersonnalisation. L'énormité de l'effort à faire pour se libérer, l'inertie de majorités maintenues jusqu'ici loin de tout débat d'idées, l'**altérité** qui vous porte à ne vous éprouver, à ne vous définir que par une triple réserve ou une triple exception: canadien, oui, mais français: français, mais d'Amérique; américain, mais en victime plus qu'en bénéficiaire; cette rancune tri-

complexée qui vous oppose tout ensemble à une Angleterre conquérante, à une France marâtre, aux Etats-Unis enfin, géant bonasse et destructeur — tout cela pousse beaucoup de ces hommes au désespoir. Ce Français qui n'a guillotiné personne, pas édifié de grosse métallurgie, non plus qu'asservi de masses ouvrières ni fait de colonies, bref, ce Franaçis innocent s'apparaît à lui-même comme nocturne. En tout cas comme relégué, frustré, abandonné. D'où l'étrange pessimisme de ce descendant de pionniers, sur ce continent aventureux. D'où l'accent noir de sa poésie, qui va loin. De là cette sombre effervescence qui, non contente de s'exprimer en poèmes, en peinture, en musique, explose en attentats, en gestes de refus et de défi.

un être qui se cherche

L'indépendance politique ne serait qu'un préalable, La construction économique, la justice sociale peuvent seules lui prêter corps. Quel que soit le conflit qui, dans le Québec libre, pourra opposer les tenants de l'incroyance à ceux de la foi, le capitalisme à la révolution, la solution de ce conflit, donc son énoncé, passent par l'indépendance. C'est ainsi en tout cas qu'il en a été dans le reste du monde.

Certes, les problèmes seront ardus. J'en distingue pour ma part trois principaux. Sur le continent de l'entreprise, on n'imagine pas que le Québec puisse réussir sa réfection de lui-même sans recourir à la planification socialiste: et cela soulèvera bien des remous.

En second lieu, l'archaïsme des magistères traditionnels impose une redoutable exigenge de remplacement ou de rénovation des valeurs. Faute de quoi une démoralisation générale, qui ne serait ici qu'abandon ou cosmopolitisme, dissoudrait un peuple jusqu'ici trop étroitement contenu.

Enfin le plus grave: se saisir soi-même et, pour cela, définir et agencer, c'est-à-dire à beaucoup d'égards innover ou réinventer l'équilibre et les hiérarchies d'un être historique. Qu'est-ce que, ou plutôt que doit être, que veut être ce Canada: une instance américaine de la "francité", ou bien l'expression française d'un contenu américain? Quelque chose d'original, en tout cas. Un être qui se cherche et vaut mieux que ce qu'il lui a été donné de faire jusqu'à présent.

De tels problèmes, naturellement, un étranger ne peut ni les résoudre ni peut-être même les poser correctement. Contentons-nous donc de formuler pour nous-mêmes les conclusions minimales auxquelles semblent conduire les faits rassemblés ci-dessus.

— Il existe un peuple canadien-français;

— Il a même, pour accéder à l'indépendance nationale, une lutte de décolonisation;

— Cette lutte nous touche parce qu'elle engage la liberté; et elle nous concerne à tout le moins par la communauté de culture;

— Nous ne pouvons nous désintéresser de son succès, qui modifierait sensiblement la configuration politique du continent américain.

Jacques BERQUE

un témoignage

andré balestard

N.D.L.R. Nous avons affirmé à plusieurs reprises qu'une partie de plus en plus importante de la jeunesse, et des classes exploitées, ressent une impatience et une exaspération grandissante. Cette idée se trouve confirmée et éclairée par un texte que nous venons de recevoir, et que nous publions à titre de document. La violence de ce texte est symptomatique: les forces de l'ordre se durcissent, ont recours de plus en plus à la censure politique (voir par exemple les mésaventures de Marcel Dubé à Radio-Canada) et à la répression policière, mais, ce faisant, elles engendrent dans le peuple une colère et un durcissement de plus en plus irrévocables.

* * *

Messieurs les Rédacteurs,

Vous parlez beaucoup de révolution dans votre revue, c'est un progrès sur les autres revues existantes. Mais qu'elle soit pacifique ou tranquille, ce ne sera jamais une révolution.

Pour moi, je ne connais qu'une seule révolution, celle qui se fait les armes à la main, celle du Peuple pour briser ses chaînes, les chaînes posées par les Anglais, les chaînes rivées une deuxième fois par les classes dirigeantes, autrement dit, les deux partis traditionnels, Libéral et unioniste. La seule révolution qui doit compter, celle des petits, des pauvres, des parias, au nombre de 3,500,000.

Et surtout il ne faudrait pas que les dirigeants indépendantistes actuels soit du R.I.N. ou du P.R.Q. se croient les porte-parole du Peuple, ils sont issus eux aussi des classes dirigeantes.

La révolution tranquille, la révolution pacifique comme on l'appelle c'est l'essoufflement à plus ou moins longue échéance, une spéculation sur la crédulité du Peuple, ce sera la fin d'un rêve et d'une belle cause.

Avec salutations, Messieurs, peut-être Parti Pris publiera-t-il le texte ci-joint.

André BALESTARD

Peut-on faire l'Indépendance d'une façon démocratique, je pense que non. Indépendance et Révolution doivent se faire ensemble.

De deux choses l'une, ou bien les Fédéralistes sont des traîtres; donc on doit les exterminer avant ou après l'Indépendance ou bien ce sont des arriérés mentaux et ils méritent notre pardon. Ce sont des arrivistes, des opportunistes et ils rentreront dans le droit chemin une fois l'Indépendance acquise, renieront leur passé scandaleux et ayant tué le veau gras en leur honneur, ils pourront avoir des postes de premier plan dans la future République Québécoise.

Je dis non c'est impensable ce serait trahir la République, trahir ceux qui se battent depuis toujours, ce serait torpiller le Québec libre. Il faut qu'ils choisissent

aujourd'hui, il nous faut choisir nous les Indépendantistes, il nous faut les juger.

Si l'Anglais centralisateur à Ottawa veut sauver le Canada c'est normal, logique de sa part et tenter toutes sortes de manoeuvres pour que le Québec demeure la vache à lait de la Confédération, mais que des Québécois Français à Ottawa ou à Québec fassent l'apologie de la Confédération, continuent de trahir les aspirations du Peuple, je dis non ce sont des traîtres qui doivent être considérés comme tel.

L'Indépendance ne peut donc se faire d'une façon démocratique, la justice appelle la Révolution, nous avons à lutter contre une doctrine, contre une civilisation qui n'est pas conçue par nous, contre une langue étrangère qui supplante notre propre langue, que l'ennemi, il faut appeler les choses par leur nom, soit Anglais il reste un ennemi visible, dont on connait les réactions, l' on peut alors par la force de tout un Peuple imposer sa loi, sa volonté et toutes les forces de la Patrie faisant bloc, triompher et faire sa libération malgré les oppositions. Mais quand l'ennemi est chez nous, que c'est son propre frère, son ami, son voisin, celui qui parle sa langue, qui est de son sang, c'est plus terrible, déprimant. Il reste que cette trahison est plus épouvantable, car elle amène à repenser le problème des responsabilités des élites, le problème est grave, tragique certes, mais la logique implacable nous oblige d'appeler ce frère de race, de langue, un traître, un ennemi encore plus dangereux car il mine par en dedans tout un peuple, et par sa position actuelle dans la Société il représente l'ennemi le plus vil que nous ayons à abattre.

L'Indépendance c'est une longue route, mais aussi un déchirement. L'Indépendance est une foi, une logique, la force de l'esprit, la sentimentalité n'a pas de place, on ne fait pas de grands combats avec la pitié, seule la haine peut soulever la masse. L'Indépendance peut-elle se faire par les élites intellectuelles ou par la masse populaire.

Nous avons une bourgeoisie enrichie, éduquée qui est nationaliste par tradition, mais non par conviction et encore le mot nationaliste dont elle se galvaude a perdu tout son sens, car le vrai nationaliste doit être extrémiste, soit de gauche ou de droite, il doit être patriotique et libérateur, ce qui est loin d'être l'apanage de notre bourgeoisie cléricale donc réactionnaire et autocratique. Le mépris des classes dirigeantes envers le Peuple en est une preuve flagrante. La masse est absente de toutes choses publiques, il ne faut pas oublier que 65% de la population du Québec est unilingue Française soit 3,500,000 personnes.

Potentiel humain énorme, potentiel humain que pas un groupement indépendantiste actuel n'a encore touché, travaillé, éduqué et pourtant ce sont les vrais indépendantistes, ces 3,500,000 Québécois Français unilingues. Je m'étonne qu'encore aujourd'hui cette masse reste amorphe. Qui saura lever cette marée d'hommes et de femmes, celui qui saura leur inculquer la haine, celui qui saura semer le germe de la révolte. C'est une question que je pose, pourquoi personne, pourquoi encore aucun mouvement indépendantiste ne s'accroche pas cette force en puissance de devenir, cette force qui fera tout basculer. A-t-on peur de cette masse, a-t-on peur de la révolution par le Peuple?

Nos élites qui ont des postes de commande à Québec ou à Ottawa ne sont pas intéressées à perdre les situations avantageuses qu'elles occupent devant une indépendance encore lointaine. Cette bourgeoisie de partis puissamment organisés, riches, dont la tête se trouve à Ottawa, contrôle la Radio, la télévision, les journaux, les indépendantistes n'ont aucune chance de faire entendre leurs voix à égalité. Donc la minorité indépendantiste est étouffée, les intellectuels ne suffisent plus à la tâche. Le

courage, l'héroïsme, le sacrifice n'ont jamais été des vertus bourgeoises, nous ne trouverons jamais des hommes d'audace et d'action dans la classe réactionnaire, cette bourgeoisie bien assise, conservatrice de biens durement acquis quelquefois n'est pas prête à fouler aux pieds ses privilèges et accepter des sacrifices physiques ou financiers.

Cette bourgeoisie jeune et enrichie trop vite, se corrompt avec le temps et entraîne les élites dans la décadence.

Il reste donc la masse pour faire l'Indépendance, mais le Peuple a trop souffert, a trop été exploité. Laissé dans l'ignorance et à l'écart des responsabilités de la nation, il ne peut que vouloir des réformes draconiennes, des réformes fracassantes, des réformes qui feront mal. Sans le Peuple on ne fera rien, sans lui aucune force capable de soulever les montagnes, courage, abnégation sont les qualités pour se battre. Avec lui, la majorité qui fait la force, le goût de vaincre. Le Peuple seul a le sens de la Patrie, car la masse est sentimentale et instinctive, idéaliste. Il reste le Peuple et sa grande force actuellement cachée et ignorée à convaincre, le chef ou le groupe d'hommes qui saura lever cette pâte humaine malléable et enthousiaste pour les grandes causes aura gagné l'Indépendance.

Est-ce vanité, fatuité, orgueil, d'un groupe d'intellectuels de croire que la République se fera avec des palabres, est-ce que la majorité indépendantiste qui pérore dans les salons peut croire qu'elle triomphera en tenant le Peuple à l'écart des grandes décisions ou bien est-ce que nos indépendantistes actuels bilingues, il va de soi, ne se sentent plus Québécois Français comme les 3,500,000 unilingues du Québec? Y aurait-il deux races françaises au Québec?

Ce qui manque aux indépendantistes, l'humilité, la charité, la fraternité, ce n'est pas à la masse à faire les premiers pas, elle marchera quand elle sentira, car elle pense avec son coeur, que les chefs et les sous-chefs indépendantistes sont fait de la même matière, qu'il y a une véritable communion d'esprit entre eux qu'on a laissé volontairement de côté et ceux qui se croient les prophètes d'une indépendance sans fraternité entre toutes les classes de la société. L'esprit de l'élite, la force de la masse, égale la République. Il faut être dur, il faut être révolutionnaire, il faut apprendre à haïr, il faut être fraternel.

Pour que ces conditions soient remplies, pour qu'il y ait la victoire finale, il faut soit des hommes nouveaux ou que les élites indépendantistes actuelles reprennent le problème, renoncent pour beaucoup à leur orgueil et sachent que quand on bâtit une maison nouvelle, on commence par les fondations et non par la toiture.

Travailler avec le Peuple; c'est votre rôle et votre devoir de convaincre la masse, d'aller vers elle, alors l'Indépendance sera et amènera l'avènement de la République Québecoise, fraternelle, juste et ordonnée.

On fait l'Indépendance pour une caste ou pour le Peuple, l'une est la démagogie et le néant, l'autre s'appelle liberté, fierté, révolution.

André BALESTARD

jazz dans la vie quotidienne

patrick straram

"...en plus de faits spécifiquement musicaux, c'est aussi un nouveau climat moral qui a pénétré dans la musique de jazz."

André FRANCIS

une appropriation nécessaire

"Jazz-Club. Salut. Ici Michel Garneau..."

Ainsi commence l'une des très rares heures entièrement satisfaisantes qu'on puisse entendre sur les ondes de Radio-Canada, chaque samedi à minuit (CBF). Radio-Canada dont la programmation jazz est un exemple de plus de la politique de non-satisfaction des besoins d'une minorité grandissante, en plein essor.

Michel Garneau... Et Paul-Marie Lapointe. Et Yves Préfontaine. Et Michel Van Schendel. Et quelques autres... Est-ce un hasard si pour tant de poètes d'ici, et les plus révolutionnaires, le jazz est un facteur déterminant dans la vie quotidienne?...

La société canadienne-française, qui végéta longtemps, parce qu'on l'y forçait, les différents pouvoirs d'accord sur les modalités pour que dure l'aliénation, qui ne s'est arrachée que récemment à un état de stagnation la rendant inutile historiquement, et c'est-à-dire "vitalement", connait aujourd'hui un éveil de forces considérables si encore confuses. Justement. Un inventaire des propriétés possibles est indispensable.

La maîtrise de la matière, grâce à laquelle l'homme surmonte l'aliénation et redevient responsable de sa vie, une fois dénoncé et donc dépassé l'obscurantisme dans lequel d'abord "il est né", implique une juste appropriation des valeurs correspondant le mieux à tempérament, situation et besoins de l'individu et la société en gestation.

Et c'est dans la vie quotidienne que la participation à certaines activités, que l'adhésion à certains phénomènes détermine une orientation, c'est-à-dire permet de **prévoir** une éthique, à l'intérieur de laquelle **concevoir** une pratique.

Il est insensé et misérable qu'au Canada français le jazz soit encore si mal et peu entendu.

Ignorance? Paresse?

Plutôt habiles diversions des multiples "organisateurs des loisirs" à la solde des pouvoirs réactionnaires qui devinent le danger d'un jazz bien entendu.

Et le meilleur moyen de maintenir caché un fait demeure le silence. Encore une fois le manque d'information n'est pas pour rien. Ce manque infect d'informations qui isole de la collectivité ceux dont elle a le plus besoin, pour révéler et stimuler et orienter ses énergies fondamentales, peintres, poètes, cinéastes et musiciens ou auditeurs avertis et passionnés du meilleur jazz.

Il y a une adéquation jazz-Canada français pour moi nécessaire et inévitable,

dans un futur qui sera, dans le temps, ce que nous le ferons. On a ce qu'on mérite.

Le jazz, musique essentiellement **improvisée** et qui se fonde sur une **intensité rythmique** redécouverte lui appartenant en propre aujourd'hui dans l'art contemporain, c'est avant tout le langage d'une collectivité: celle des Noirs d'Amérique.

A travers le jazz, les Noirs d'Amérique ont pu exprimer une sensibilité singulière et le sentiment affectif d'une condition d'exploités les traumatisant comme les indignant. Ils ont pu ensuite s'identifier en tant que collectivité unique et autonome à l'intérieur de cette musique qu'ils découvraient mieux au fur et à mesure qu'ils s'y défoulaient-révoltaient. Ils ont ainsi pris conscience d'un potentiel, de droits et de possibles. Ayant d'abord spontanément mélangé un sens ancestral de certaines rythmiques et le plaisir naïf qu'ils prenaient à l'audition d'une musique populaire typique de la fin du 19e siècle (marches, polkas, westerns, etc...), ils sont parvenus à maîtriser une musique coïcidant étroitement avec leur "être" et leur "devenir". Depuis 1945, et la magistrale révolution du jazz qu'on doit à Charles Parker, il y a une véritable certitude, presque une plénitude du jazz, pourtant resté, et sans doute plus aujourd'hui que jamais auparavant, génétiquement insurrectionnel. Aujourd'hui John Coltrane...

Originaire d'Amérique du Nord, et le seul art original de ce continent, le jazz est devenu en moins de cinquante ans son esthétique et son moyen d'expression les plus chargés d'un pouvoir revendicateur de plus en plus précisé. "déterminé", à travers de bouleversantes beautés pures.

La musique de jazz est aujourd'hui la matière une et indivisible dont jouit la collectivité noire américaine pour se mettre en situation et s'agir telle qu'en elle-même elle existe, dans le monde — monde dans lequel quelques-uns assimilent le jazz, et l'adoptent: se faisant alors solidaire de la collectivité noire américaine, sa praxis et ses buts révolutionnaires.

Une composition de Charles Mingus titrée "Fables of Faubus" (Les Fables de Faubus — le gouverneur de l'Alabama) ou le titre d'un disque de Max Roach, "We insist: freedom now" (Nous insistons: la liberté maintenant) sont des points de repère nécessaires et suffisants.

Le jazz a pour origine le blues. Un chant de peine et d'amour, dont lancinance, désespérante gueulée les nerfs à vif ou humour corrosif mettent en état d'alerte physiquement comme ils alertent l'esprit, voilà ce qu'était et est le blues, dans une forme fondée sur un rythme précis, une intensité et une densité, le "swing", qui est exclusif au jazz et fait sa force, condition de son existence. Cinquante ans plus tard, le jazz vit les aventures les plus osées et les plus complexes, à un niveau de l'avant-garde musicale la plus avancée.

Mais inventions ou découvertes, acquisitions ou prévisions des meilleurs "ont lieu" à l'intérieur de structures demeurées d'une fidélité exemplaire au blues. Swing et état d'esprit. Tout progressisme n'étant abordé et agi qu'à partir de racines, d'un folklore, d'une matière première qui sont la sève dont s'alimentent les démarches et les dépassements.

Processus unique en Amérique du Nord.

Non. Pas unique.

Il y a l'art canadien français, une partie de l'art canadien-français.

Dont on peut prendre, par exemple, afin de formuler une équation-symbole, pour prototypes d'une expression surgie des racines communes à tous un Gilles Vigneault et d'un abstrait repoussant constamment les limites connues un Jean-Paul Mousseau.

Premier argument: Vigneault + Mousseau = Charles Mingus. (Ou Coltrane, ou Thelonious Monk, ou Milt Jackson, etc...)

.Et je suis persuadé qu'à Vigneault et Mousseau et à plus forte raison tout Canadien français il manque une "pratique"

quotidienne du jazz. Pour définitivement comprendre des aspirations qui incendient. Pour vivre d'accord avec les déchirements d'un combat recommencé chaque jour, lequel seul contient pour l'instant la satisfaction légitime des besoins enfin découverts et "exposés".

Deuxième argument: l'Américain réagit au jazz surtout instinctivement, le Français en prolongeant d'une interprétation morale et intellectuelle la sensation éprouvée — je ne connais pas de collectivité au monde plus apte à concilier les deux attitudes que la collectivité canadienne française, que prédispose à cette réception une réactivité commandée par le seul bi-culturalisme qu'il y ait.

Des conflits émotifs mal définis encore et une ambiguité de la pensée le caractérisant devraient faire le Canadien français plus disponible qu'aucun homme au moment d'une juste appropriation du jazz, laquelle s'avéra inévitable dans toute société moderne (y compris du seul point de vue marxiste — cf la dialectique besoins-désirs dans des structures actuelles auxquelles participerait enfin l'homme quotidien, comme l'explique Henri Lefebvre).

On devient jazzophile à entendre de plus en plus de jazz.

Le vendredi, à minuit: CBF, **Jazz-Sortilège**, avec Yves Préfontaine. Le samedi après-midi, à 3 heures: CKAC, **Jazz-Variétés**, avec Pierre Beaudoin. Le samedi, à minuit: CBF, **Jazz-Club...**

ce bordel de pays 1)

import - export

jacques ferron

Nous exportons fort peu de choses. On ne peut compter l'amiante, le papier, le fer, aliénés avant d'être exportés, ni notre surplus humain, le Canadien français voué à l'exil, émigré de l'intérieur qui se joint au grand courant d'immigration, lequel l'emporte vers Blind River, le Labrador, l'Alberta, vers le Klondyke de l'année. Tout cela n'est que déperdition. Jusqu'à ces derniers temps nous n'avons guère exporté que notre religion sous forme de moines, de nonnes, de prières et de numéraires. Cette générosité ne pouvait nous amoindrir, non bien sûr. Néanmoins nous aurions peut-être pu en tirer meilleur profit. Sans statut international, on ne va jamais loin dans l'Export-Import; on y fait figure d'amateur, sinon de cocu. A ce point de vue Monaco est mieux favorisé que nous.

Le Québec a donc vu ses missions emprunter des réseaux étrangers, le plus souvent anglo-saxons. Les Pères Blancs, par exemple, doivent passer par Londres; ils y apprennent à porter la barbe; puis, quand ils sont barbus à point, on les envoie dans les colonies de Sa Majesté. C'est sans doute contre ces détournements que s'élève le bon chanoine Groulx dans son dernier livre. Quoiqu'il en soit, si l'on excepte le rendement céleste, nous avons peu tiré de cette affaire. Le principal bénéficiaire reste le bon Dieu qui pouvait ainsi offrir à des peuples colonisés des missionnaires semi-colonisés dont la bonne bouille aidait sans aucun doute à faire oublier la sale gueule des colonisateurs.

Naguère tous ces missionnaires étaient des clercs. La plupart ne revenaient pas au Québec et ceux qui rappliquaient n'y rapportaient pas les influences étrangères qui eussent pu l'enrichir. Fermés au monde, tournés vers l'au-delà, ils n'avaient rien vu et rien appris. Une sorte de raideur moyennageuse, de fatuité monacale les avait empêchés de s'ouvrir aux peuples qu'ils cherchaient à convertir. Ils sont revenus les mains vides. L'art nègre, le folklore africain ne sont pas encore enseignés dans nos universités, et Dieu sait pourtant que le contingent d'hommes supposément instruits que nous avons envoyés en Afrique a été nombreux. Et en Asie on n'a pas fait mieux. Durant les années 30 j'étais l'élève des jésuites. A lire leur journal de Chine, **"le Dragon"**, on baignait dans l'enfantillage. J'eus l'impression que les caractères du peuple chinois n'étaient que des chinoiseries et que la mission du catholicisme était tout simplement de les déchinoiser. J'ai pu me tromper. Il n'en reste pas moins que les événements ne m'ont pas donné tort.

Depuis quelques années on a tendance à ajouter aux clercs des laïcs. La formule me paraît supérieure. Il ne s'agit plus d'une exportation n'occasionnant que des frais. Quelques missionnaires laïcs sont déjà revenus, pleins de révérence et d'amitié pour les peuples qu'il leur a été donné d'approcher, rapportant de menues choses, un air nouveau, des politesses inconnues, une poésie dont nous n'avons pas idée ou tout bonnement des recettes de cuisine. Grâce à

eux j'ai un peu goûter au Pakistan et à l'Ethiopie. Notre pays est assez pauvre pour qu'on puisse attendre quelque retour de ses exportations. Peut-on d'ailleurs convertir autrui à soi-même sans d'abord se convertir à lui? Import-Export, les Pères Blancs qui sont passés par Londres vous le diront: il n'y a pas de commerce ni de missions valables sans échanges chaleureux entre les peuples. Le Chanoine Groulx est bien vieux pour écrire un livre sur le sujet. Sa génération a singulièrement manqué d'humanité. Et il est mal venu de parler d'évangélisation, lui qui a contribué à faire, et le plus faussement du monde, de l'Amérindien notre ennemi.

Jacques FERRON

l'université: une institution de la classe bourgeoise

Ce n'est pas parce que, dans une campagne de publicité, elle a ouvert ses portes au public pour deux jours que l'Université de Montréal cesse d'être ce qu'elle a toujours été fondamentalement: une institution de la classe bourgeoise. En effet, c'est à double titre que l'Université apparaît comme un instrument de la classe privilégiée: elle est bourgeoise par sa constitution et, par son activité, elle est un organisme d'embourgeoisement.

1 — Par la constitution même de l'Université, son administration est totalement dominée par le groupe clérico-bourgeois; le bureau des gouverneurs en est l'émanation. D'une part, le haut-clergé y fait sentir constamment sa domination; l'université est un autre de ses fiefs; il s'y cramponne d'autant plus solidement que la création du ministère de l'éducation va lui enlever une partie de son influence et de son prestige. Son ingérance directe se fait particulièrement sentir sur la faculté de philosophie, par l'intermédiaire des pères dominicains. Il serait dangereux que les Canadiens français se mettent à réfléchir par eux-mêmes en dehors des termes de la pensée religieuse, dans un climat d'affranchissement et de sens critique. L'Institut d'études médiévales des pères dominicains a été rattaché à la faculté de philosophie de l'Université; ce qui a l'avantage de faire passer de la bibliothèque centrale de l'Université à la bibliothèque du monastère St-Albert-le-Grand des pères dominicains les subventions consenties pour l'achat de livres spécialisés dans l'étude du Moyen-Age, sans que l'on se pose trop de questions sur la propriété des livres.

Dans une société où la religion est utilisée comme instrument de domination des classes populaires, il eût été dangereux de laisser l'étude de la psychologie s'effectuer en dehors de la surveillance étroite de l'Eglise. En effet l'analyse positive des déterminismes freudiens risquerait d'amoindrir singulièrement l'efficacité de la frousse de l'enfer que l'on répand à doses fortes grâce à une comptabilité étroite des péchés contre le sexe. Aussi, à l'Université de Montréal, l'institut de psychologie est-il rattaché à la faculté canonique de philosophie. (C'est à cet institut qu'enseigne le professeur André Lussier, frère du recteur, qui, dans un article au **Devoir**, accusait tous les membres du F.L.Q., d'être des malades mentaux et refusait de considérer le caractère politique de leur action).

La nomination d'un doyen laïc à la faculté de Philosophie et d'un recteur laïc à l'Université ne changerait rien à la situation, quoiqu'en pensent les étudiants. Plus clérical que le curé, c'est bien le sacristain. Le problème fondamental qu'il ne sert à rien de masquer c'est la nature pontificale de la charte de l'Université et la nature canonique de la faculté de philosophie.

Le bureau des gouverneurs est composé, en plus de représentants du haut-clergé, d'hommes d'affaires dont le rôle est d'étudier un budget (supporté principalement par le gouvernement) et qui, par surcroît, se partagent la responsabilité intéressante d'administrer les divers fonds de subventions publiques, de pensions des professeurs et du personnel, etc.; l'accession au poste du gouverneur représente un titre de prestige dans la bourgeoisie canadienne-française que l'on recherche avec avidité.

La localisation géographique et l'architecture des bâtiments de l'Université manifestent cette appartenance; c'est à flanc de montagne, à la frontière d'Outremont, que l'on a construit l'Université, complètement à l'extérieur du centre-démographique de Montréal et difficilement accessible à ceux qui n'ont pas de voiture. Quant à la tour de l'Université, elle manifeste par elle-même l'intention de ses fondateurs: dès qu'un groupe social veut se convaincre de puissance, il érige un phallus!

Les tensions internes de l'Université tiennent précisément à ce caractère bourgeois et traditionnel de l'institution. Les étudiants n'ont aucune voix au chapitre dans les problèmes qui les concernent parce que les administrateurs se considèrent comme des supérieurs de collège ou des pères de famille. Les tensions entre le corps professoral et l'administration sont beaucoup plus graves. Aux yeux de l'administration les professeurs sont les éléments dangereux de notre société puisque, en tant qu'intellectuels, ils risquent, par le caractère positif de leur analyses et le sens critique de leurs jugements, de miner les valeurs traditionnelles et les fondements de notre société canadienne-française. De là, le caractère revendicatif que l'on retrouve dans les exigences exprimées parfois par les deux associations: celle des étudiants et celle des professeurs.

L'Université est bourgeoise, de plus, par la provenance sociale de la majorité des étudiants. En effet, les quelques enquêtes qui ont été faites depuis quelques années ont toutes manifesté que les classes privilégiées de la société canadienne-française sont beaucoup plus que proportionnellement représentées parmi les étudiants de l'Université. Chez les professeurs le phénomène est inverse; une enquête révèlerait probablement que la classe bourgeoise est moins que proportionnellement représentée dans le corps professoral.

L'Université de Montréal se qualifie, en outre, de bourgeoise par le caractère sophistiqué de son académisme et de certaines de ses recherches. Comme le niveau d'instruction de la population canadienne-française est bas, il se creuse un fossé sans cesse plus profond entre les préoccupations intellectuelles de l'Université et les problèmes culturels de la population. Ce phénomène est particulièrement visible dans le respect jaloux que l'on professe à l'égard des diplômes et du niveau de l'enseignement propre à chacun. A tel point que dans certains domaines la valeur des diplômes de l'Université de Montréal dépasse le niveau moyen des diplômes équivalents des universités canadiennes. Ce qui n'est pas un mal en soi, bien sûr, mais n'est pas adapté à l'étape du développement culturel de notre société. C'est un produit de luxe, une consommation ostentatoire.

Car notre société a un besoin pressant d'individus dont la formation ne réponde pas nécessairement aux exigences de l'académisme traditionnel. Si les diplômes classiques doivent être conservés et maintenus à leur niveau actuel, il faudra alors créer de nouveaux diplômes de niveau intermédiaire qui apportent satisfaction aux besoins actuels de notre population. L'Université, pour satisfaire ces besoins, doit former les cadres de nos entreprises publiques et privées, et de nos institutions sociales et politiques. Pour le moment, c'est l'Université Sir George William qui prend l'initiative de donner **en français** des cours du soir dans des disciplines diverses, comme en science économique.

Il faudrait, ici, introduire certaines distinctions entre les sciences naturelles et les sciences humaines, les premières ne pouvant exister sans des recherches pures, les secondes au contraire, ayant pour fonction, non seulement d'instruire et de faire avancer la connaissance, mais de définir constamment le réel social, les valeurs collectives. Aussi ne peuvent-elle se priver, par

l'orientation donnée à la recherche, de coller constamment à la réalité du milieu en respectant toujours le moment historique de l'étape que traverse son développement. Sans cela l'Université devient responsable de ce fossé qui se creuse entre elle et la population, et de la rupture des communications entre les deux mondes.

2 — L'Université, en second lieu, par son activité même, est un instrument d'embourgeoisement; en effet, l'enseignement et la formation professionnelle donnée à l'Université constituent un canal de mobilité sociale. Grâce au diplôme obtenu à l'Université, on va pouvoir obtenir une rémunération et un prestige élevés; on va s'élever dans l'échelle des classes sociales.

L'Université apparaît ici comme une arme d'une efficacité singulière entre les mains de la classe bourgeoise. Il serait risqué de donner aux étudiants les moyens de transformer les structures sociales. Les jeunes étudiants qui proviennent des classes moyennes et de la classe ouvrière sortent de l'Université complètement gagnés aux valeurs bourgeoises, parfaitement respectueux des structures de la société traditionnelle qui vont leur assurer prestige et privilège. La course au diplôme et le refus de toute préoccupation sociale désintéressée, propres aux facultés professionnelles, sont symptômatiques de ce phénomène.

Un autre exemple de l'efficacité de cet embourgeoisement est la contradiction flagrante dans laquelle se situent les étudiants lorsque d'une part ils exigent la gratuité scolaire et la nationalisation de l'Université et que, d'autre part, ils collaborent avec enthousiasme aux campagnes de prêt d'honneur. Le prêt d'honneur n'a jamais été autre chose qu'une partie de cette sécurité sociale privée conçue par une société capitaliste et bourgeoise pour se donner bonne conscience. Or, il suffirait que les étudiants, par l'intermédiaire de leur association, refusent une seule année les bourses du prêt d'honneur et ne donnent pas leur appui et leur énergie à la grande campagne de souscription, pour démasquer l'hypocrisie du système et le faire sauter en l'air du même coup. Ils auraient par là contribué d'une façon singulièrement efficace à l'évolution des structures sociales du Québec.

(Quant au système de bourses du gouvernement, il sert à empêcher l'Etat d'avoir un droit de regard direct sur l'administration de l'Université, tout en la finançant indirectement; ce qui est une autre supercherie).

Chez les professeurs, le phénomène est plus complexe. D'une part pour certains individus le professorat constitue une promotion sociale, pour d'autres au contraire il représente, en vertu des normes de leurs milieux d'origine, une déchéance. Mais parce que notre société clérico-bourgeoise rejette les intellectuels, les professeurs de l'Université sentent peser sur eux une pression vers l'accession à un titre de prestige plus grand que celui de simples intellectuels. D'où la course chez certains professeurs à l'accession aux postes administratifs à l'intérieur de l'Université. Ils n'ont pu se valoriser par leur seule qualité de professeur; à l'Université de Montréal, ce sont les positions administratives qui sont les plus prestigieuses.

Telle est la nature et l'activité de cette institution qui se prétend au service de la nation. Elle est essentiellement bourgeoise par sa constitution et elle assure l'embourgeoisement des individus qui, s'ils conservaient quelque fidélité à leur milieu d'origine, risqueraient de porter atteinte aux valeurs traditionnelles et aux structures sociales du Canada français. C'est un aspect de la domination de la classe bourgeoise.

PARTI PRIS

vulgarités

question et questions

Lorsque le sergent Lecul entra chez lui, sa femme était à faire cuire les haricots. Une odeur guillerette dansait dans la cuisine. Il prit sa femme tendrement par la taille et l'embrassa sur l'une et l'autre joue.

— Bonjour, Henri! Ça va bien?

— Oui mon chou, fit-il d'une voix morne, une voix de policier.

— Pas trop fatigué?

— Oh! (il soupira) une grosse journée encore. J'ai... j'ai questionné quatre suspects...

— Viols? meurtres? hold-ups?

— Terrorisme, répondit-il de sa voix de policier.

— Mon pauvre Henri! Dis-moi pas que...

— Ben oui!...

— Aux quatre?

— Non. Il y en a un qui a parlé.

— Oh! ce n'est pas une vie! Quand donc, mon Dieu, te feront-ils faire autre chose? s'exclama cette pauvre femme de policier.

— Il paraît que j'ai des dons.

— Des dons! des dons! Moi je dis que ce n'est pas hygiénique. Tu t'es lavé les mains au moins?

— Oui, deux fois. Il y en a un qui...

— Qui quoi?

— Qui n'était pas très propre.

Il rougit, comme un policier pris en faute. Elle eut une moue de dégoût.

— J'espère qu'ils n'ont pas de maladies, pour l'amour! Ah! les jeunes d'aujourd'hui!

Il s'installa dans son fauteuil, déplia le journal. Une autre bombe avait éclaté la nuit dernière. Décidément, il n'avait pas fini de voir des couilles.

Au début, cela lui répugnait. Il n'aimait pas toucher ces choses-là. Mais sa femme l'encourageait, dans l'espoir d'une promotion. "Tordre les gosses à des gens qui font sauter des bombes, disait-elle, il n'y a rien de plus normal! Ça leur apprendra!" La promotion n'était pas venue, de plus en plus de jeunes se faisaient prendre, et la besogne ne l'excitait même plus. Parce qu'au début, ça lui faisait un je ne sais quoi. Un moment, il avait même cru qu'il devenait tapette: la nuit, il ne rêvait que de ça.

Il s'en était ouvert à son confesseur, qui lui avait dit de prier beaucoup et de remercier le bon Dieu de n'être pas à la place des interrogés. Comme pénitence, il lui avait ordonné de lire les éditoriaux de Gérard Pelletier. Henri n'aimait pas beaucoup Gérard Pelletier, qu'il avait vu une fois à la télévision. Il se disait que c'était bien à lui qu'on aurait dû les tordre. Mais la justice c'est la justice, il ne fallait pas se poser de questions.

Comme disait sa femme, les questions, c'est bon pour ceux qui ont le poignon.

André BROCHU

PARTI PRIS publiera en janvier

des textes sur:

l'histoire du laïcisme au Québec: Yvon Dionne

la désintégration culturelle: Hubert Aquin

BULLETIN D'ABONNEMENT

PARTI PRIS

Veuillez m'inscrire pour un abonnement de ☐ six mois, ☐ un an,
à **PARTI PRIS**, à partir du numéro de .....196....
Ci-joint un ☐ chèque, ☐ mandat poste, au montant de.....

TARIF: Abonnement	ordinaire	de soutien	outre-mer (avion)
six mois (6 nos)	$2.50	$ 5.00	$ 5.00
un an (12 nos)	$5.00	$10.00	$10.00

....., le.....1963
(Signature)

Nom .....
Adresse .....
Ville .....
Profession .....

Faire parvenir ce bulletin à PARTI PRIS, 790-b av. Champagneur, Montréal (8)